

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 462—SAMEDI, 11 MARS 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme

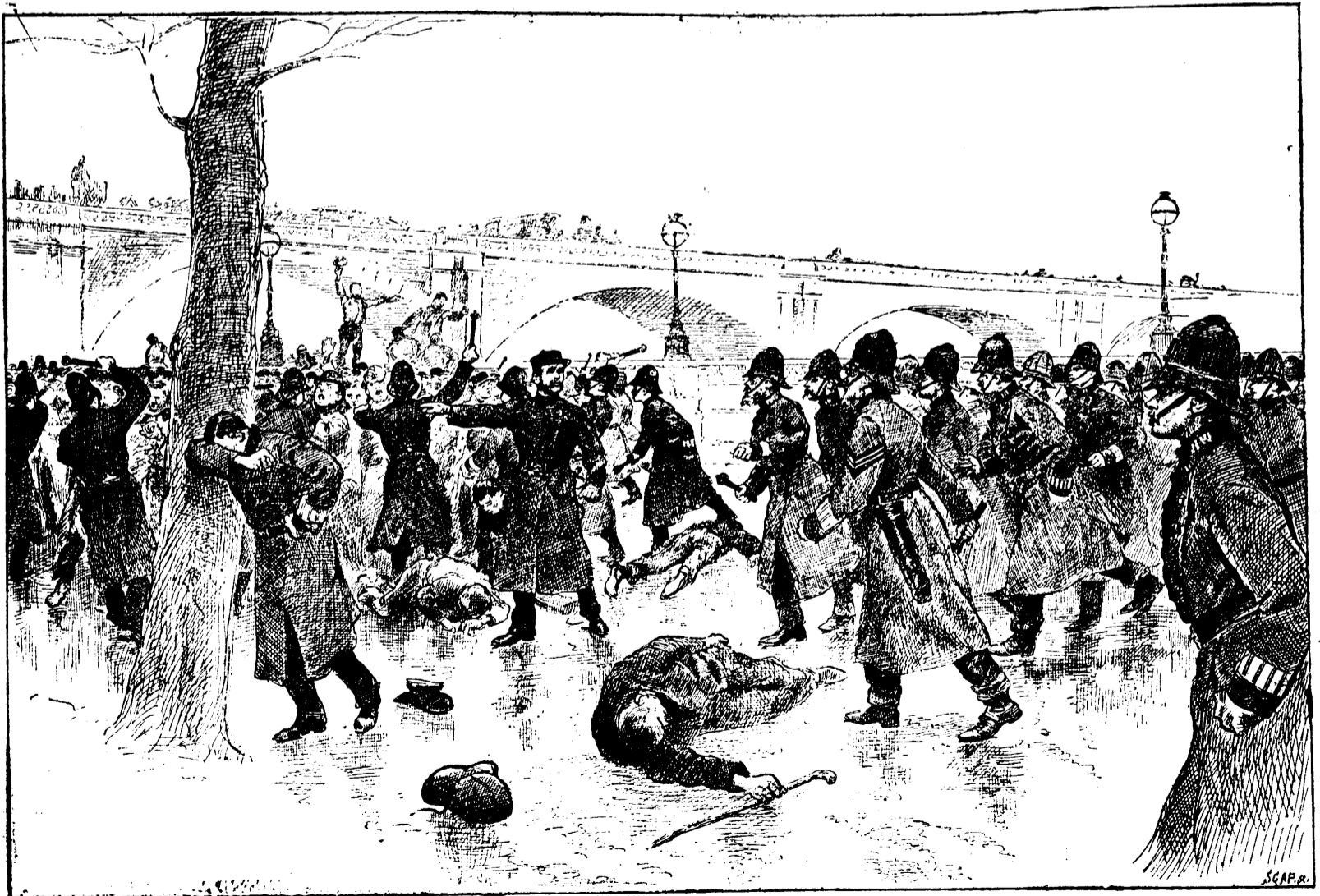


M. H. DE BORNIER



M. THUREAU-DANGIN

PARIS — LES NOUVEAUX ACADÉMICIENS



LONDRES — LA POLICE DISPERSÉ UNE COLONNE DE MANIFESTANTS SE RENDANT AU PARLEMENT

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 MARS 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Coups de lancette, par le Dr Eugène Dick.—Lettre d'une Parisienne, par Mile Jeanne Heilmann.—Les nouveaux cardinaux.—Primes du mois de février.—Poésie : Insatiabilité, par Mme Marie Edouard Lenoir.—Etudes historiques : La maison Hart, par Benjamin Sulte.—Les compilateurs du recensement, par Ed. A.—Cueillettes et Glanures : Un petit maître, par Jules Saint-Elme.—Carnet du "Monde Illustré," par Jules Saint-E.—Poésie : Quand même, par Joseph Nolin.—Conte canadien : L'auberge aux trois cartes, par Régis Roy.—Notes et faits : La polka ; Le porteur d'eau ; Quel est l'âge le plus charmant de la femme.—Nouveaux académiciens.—Choses et au res.—Feuilletons : Les mangeurs de feu, par Louis Jacoliot ; La belle ténébreuse, par Jules Mary.—Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Portraits de MM. Bornier et Thureau-Danguin, de l'Académie française.—Londres : La police disperse une colonne de manifestants se rendant au Parlement.—Paris : La remise de la barrette aux nouveaux cardinaux, par le président de la République.—Trois-Rivières : La maison Hart, rue des Forges.—Ottawa : Portraits des compilateurs du recensement.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés de MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.



COUPS DE LANCETTE



L'ENQUÊTE qui vient de s'interrompre, à Paris, devant une commission parlementaire, sur la formidable "juiverie" qui s'appelle le scandale du Panama, nous reporte, tout naturellement, à plus d'un siècle et demi en arrière,—après la mort de Louis XIV.

Le grand roi, comme on pense bien, n'avait pu tenir tête à l'Europe coalisée sans dépenser beaucoup d'argent.

Or, il était arrivé... ce qui arrive toujours quand l'ennemi est aux frontières : en face de l'avalanche de partout, on avait procédé à la diable pour parer au plus pressé...

Le salut de la France d'abord.

On vérifierait les comptes ensuite.

Des emprunts onéreux avaient été négociés ; les rentes sur l'Hôtel-de-Ville augmentées ; des marchés pour la formation de l'armée,—vivres, habits, munitions,—bâclés tout en courant.

Bref, on avait accepté de toutes mains, sans compter.

Et la France avait été sauvée... par Villars.

Mais elle était sortie de ce grabuge amaigri et joliment pâlotte, la pauvre grand'mère !

Tout de même, quelle constitution vigoureuse il te fallait avoir, ô vieille Gaule !

** Mais quand le Roi-Soleil fut mort et que

le duc d'Orléans, à qui la régence était échu pendant la minorité de Louis XV, voulut jeter un coup d'œil dans le coffre public, c'est là qu'il en vit de belles !... ou plutôt qu'il ne vit rien du tout !

Si, pourtant : la note à payer !

Et elle était tellement salée, cette note,—deux milliards sept cents millions de déficit,—que le pauvre Régent n'en pouvant croire ses yeux, jugea bon de se faire éclaircir la vue par une chambre spéciale, qui siégea à l'Arsenal et prit à tâche de débrouiller ce fatras de papperasses qui encombraient la tire-lire de l'Etat.

D'après une liste de deux cent cinquante noms soumise au Régent, environ 750,000,000 de bénéfices avaient été empochés par les financiers, receveurs des tailles, banquiers, intendants et fermiers-généraux.

Presqu'un milliard de la monnaie de ce temps-là, qui valait bien plus que le franc actuel !

C'était assez joli, n'est-ce pas, pour un gouvernement monarchique.

** Que fit le Régent, qui n'était pas une bête, bien qu'il fût un peu... beaucoup porté vers le jupon ?

Il fit exactement ce qu'a fait, il y a quelques semaines, le parlement de Paris : il prit les mesures nécessaires pour vider les sangsues financières du sang français qu'elles avaient bu.

Par un édit du 16 mars 1716, une chambre spéciale fut formée pour la poursuite de tous ceux qui avaient malversé.

Et elle y alla si bien, cette chambre, qu'après quelques séances, cent cinquante millions de livres avaient repris le chemin de la caisse publique.

Les principaux taxés,—comme les appelle Capifigue, d'où je tire ces renseignements,—étaient : Claude LeBlanc, 7,885,335 livres ; Samuel Bernard (un Juif), 4,000,000 ; Chaumont, 3,000,000 ; le fournisseur Forges, 2,000,000 ; Bérulle, 1,125,000 ; Rey de Riancourt, 3,200,000 ; Brunet, 4,250,000 ; Romant, 4,457,000 ; Jean Charpentier, 3,250,000 ; Antoine Crozat, 6,650,000 ; Hénault (le père du président Hénault), 1,800,000 ; le receveur général Du Brenet, 1,000,000 ; Jean Ursin, 1,500,000, etc., etc.

Je laisse de côté, avec mépris, ceux qui, dans leurs rapines, n'atteignirent pas leur million tout rond.

Le peuple applaudissait :—ce qui, à la vérité, ne lui remboursait pas ses écus envolés !...

Mais enfin, ça lui faisait plaisir, tout de même, de voir les maltôtiers rendre gorge, avec force grimaces.

Et voilà comment le Régent, après ce début dans le gouvernement du royaume, put faire pardonner les bombances du Palais-Royal et excuser son penchant pour... le cotillon !

** Comme je viens de le dire, le peuple jubilait, chantant à plein gosier les louanges du Roi et de son oncle Philippe.

Il n'y eut guère que les demoiselles de l'Opéra qui plainquirent ces pauvres financiers, dont les mains toujours pleines s'ouvraient libéralement au-dessus de leurs menottes avides.

Une estampe de la Bibliothèque Impériale reproduit ces demoiselles en pleurs, avec leurs toilettes en désordre.

On y lit :

Pleurez, malheureuses grisettes,
Pleurez, gibiers de maltôtiers ;
Ou bien chantez : adieu, paniers !
Car pour vous endarges sont faites.
Avant la juste déca le ce
De tous ces riches parisiens,
Hôtels, bijoux en abondance ?...
Mais, depuis que le sort fatal
A renversé votre fortune,
Où irez-vous ?... A l'hôpital !
Ou bien... raccrocher à la brune.

Quand Paris chante, il paie, comme avait dit Mazarin.

Or Paris chantait. Il est vrai que ce n'étaient pas toujours les louanges du Régent...

Témoin la boutade suivante décochée au duc

de Saint-Simon, qui montrait beaucoup de servilité à faire sa cour :

Petit houzard du Régent de la France,
Greffier des pairs, nous t'imposons silence,
Paix !

Souviens-toi de ta naissance,
Bourgeois poltron et punais,
Paix !

** Capifigue,—dans *Les Cardinaux-Ministres*—est loin d'approuver les mesures draconiennes adoptées par Philippe d'Orléans et le parlement de Paris pour faire rendre gorge aux financiers.

Peste ! monsieur l'historien, eût-il donc mieux valu prier poliment ces messieurs de vouloir bien remettre à l'Etat les quelques millions que, dans l'excitation des affaires, ils avaient pu empêcher de trop !

Que font les médecins aux sangsues gorgées de sang, lorsqu'ils veulent les remettre à jeun ?

Ils les plongent dans l'eau salée, et le résultat désiré ne se fait guère attendre : elles rendent ce qu'elles ont pris.

Pour les sangsues de la finance, le bain d'eau salée, c'est une bonne commission d'enquête.

Toutefois, dans le cas actuel, la République,—qui est le gouvernement du peuple par le peuple,—ne peut se contenter de faire aussi bien que le gouvernement absolu du siècle dernier...

Il lui incombe de faire mieux.

Le peuple a été dupé et volé....

Qu'on le venge !

La petite épargne, spoliée....

Qu'on la rembourse !

L'or juif n'est que la transformation du billon chrétien, péniblement amassé dans le bas de laine de la famille....

Qu'il aille prendre la place du billon disparu !

** C'est Jean Sans-Terre, le frère et successeur de Richard Cœur-de-Lion sur le trône d'Angleterre, qui n'y allait pas par quatre chemins, lui, avec les accapareurs israélites !...

Se trouvant dans un pressant besoin d'argent, il fit tout simplement jeter en prison les plus riches d'entre eux.

Ils n'en sortaient que moyennant rançon.

Or, il arriva qu'un Juif, de Bristol, ainsi coffré, refusait de s'exécuter.

Que fit Jean ?

Tous les matins, il rendait visite à son prisonnier, accompagné d'un dentiste.

—Payes-tu ? demandait-il au fils de Jacob.

Et, comme l'autre ne répondait que par des doléances,—pan ! le dentiste lui arrachait une dent.

Pendant sept jours, le Juif résista, et sept dents lui furent extraites avant qu'il se décidât à capituler.

Justement comme Napoléon III qui, lui aussi, perdit Sedan avant de se rendre.

Seulement.... les dents du Juif, de Bristol, étaient bien à lui !....

Dr Eugène Iref.

LETTRE D'UNE PARISIENNE



PENDANT les longues journées d'hiver où l'on sort peu, où l'on se trouve si bien au coin du feu, une femme ne saurait rêver de plus agréable distraction, pour alterner avec la lecture, qui ces charmants travaux d'aiguille ou de ces choses qui occupent les doigts sans fatiguer l'esprit, qui laissent l'imagination libre de vagabonder à son aise où bon lui semble. Et que de jolies choses on peut faire soi-même ! Avec un

ien—mais avec du goût, par exemple !—on confectionne une foule de mignons objets qui embellissent un ménage, qui ornent un intérieur, y mettent une intimité, le cachet personnel de la maîtresse de la maison.

A Paris, on fait aujourd'hui un grand luxe de têtiers, de voiles de fauteuils et de canapés. On y trouve un double avantage : cela orne beaucoup un salon, et cela ménage en même temps l'étoffe ou la tapisserie des dossiers.

Autrefois, on employait à cet effet d'affreuses housses blanches, faites au crochet. Je ne sais si l'usage en a été importé jusqu'au Canada. Je ne le souhaite pas à mes lectrices, car, franchement, c'était horrible, et cela faisait penser à une lessive étendue pour sécher.

Maintenant, on varie le plus possible ces objets de fantaisie. Si vous avez des morceaux d'étoffe anciens, de soie ou de velours, il est aisé de les entourer d'une jolie dentelle, d'y jeter, si vous êtes très ingénieuse, quelque capricieuse broderie, au plumetis ou aux points lancés, ou au point de corail. Si le morceau d'étoffe est grand, on peut le reprendre par le milieu et le faire retomber en deux larges pans, comme un grand nœud, ou le draper légèrement.

Les étoffes à fleurs et à ramages sont d'un excellent effet et ne demandent pas de broderie. On peut, si elle n'était pas d'une très belle qualité et d'un style qui la fasse valoir sans le secours d'aucun ornement, suivre les contours des motifs avec du fil d'or ou simplement avec de la soie de nuances assorties.

Les têtiers en étamine sont toujours de mode. On prend un carré de 15 à 18 pouces de côté—il peut aussi être plus long que large ;—à une certaine distance du bord, la largeur de quatre doigts environ, on retire six, huit ou dix fils, selon la grosseur de l'étamine, et l'on fait un jour. Puis on replie la partie ménagée entre le jour et le bord, pour en faire un ourlet. C'est sur cet ourlet que l'on brode, avec de la soie, un dessin au point de croix. On peut broder également le milieu, mais ce n'est pas indispensable. Puis on met tout autour une jolie dentelle cousue à plat.

Bien entendu, ces divers objets s'emploient tout aussi bien en guise de petits tapis, dessous de vases ou de lampes, milieu de table de salon, etc. Leur but est de meubler, d'ornier, d'encombrer, si vous voulez.

Ils peuvent se faire également en drap. Depuis plusieurs années déjà, on brode beaucoup sur drap perforé. Mais il faut acheter cela tout préparé à l'emporte-pièce. On pique l'aiguille dans les petits trous, absolument comme on fait pour le canevas, et l'on peut broder ainsi n'importe quel dessin de tapisserie, en laine rude ou en soie. Naturellement, il est inutile de faire un fond ; le drap en tient lieu.

Des dessus de pianos, des bandeaux de cheminée en drap perforé, avec une broderie de soie et le bord déchiqueté également à l'emporte-pièce, sont parfois d'un effet très riche et très élégant. J'ajoute que ce travail est des plus amusants.

Lorsqu'une maîtresse de maison a l'occasion d'offrir souvent un lunch ou un goûter, il faut qu'elle ait un joli service à thé. Les plus jolies nappes et serviettes sont celles que l'on brode soi-même. Cela constitue également un fort beau cadeau.

A Paris, on commence à faire grand cas d'un tissu de lin, couleur crème ou écru, qui se fabrique, je crois, en Allemagne. Les nappes sont toutes préparées, avec, au bord, une bande plus ou moins large, percée à peu près comme du canevas, et qui se brode facilement au point de croix. Parfois, des médaillons de même tissu sont ménagés dans le milieu. Une frange entoure le bord. Les serviettes sont assorties, mais plus fines, de sorte que souvent le même dessin peut convenir pour la nappe et les serviettes, sans modification aucune. Pour cette broderie, on emploie du coton de couleur. Le bleu et surtout le rouge sont ce qu'il y a de plus solide et bravent même le lavage.

Lorsque les tissus ne sont pas préparés pour la broderie, il est très facile du suppléer. On bâtit un morceau de canevas sur l'étoffe. On brode en tirant un peu sur la laine ou la soie, pour ne pas faire trop lâche, et, le travail exécuté, on enlève

les fils du canevas. Je rappelle cela seulement pour mémoire, car je pense que toutes mes lectrices ont eu recours maintes fois à ce petit *truc*.

Il m'est difficile d'entrer dans le détail des mille objets de fantaisie que l'on peut confectionner soi-même. Il me faudrait, pour me faire comprendre, le secours du dessin. Voici pourtant un sac à ouvrage très simple et très commode. On prend un joli foulard carré. On y trace, avec du fil, un rond, qui passera à deux ou trois doigts du milieu du bord. On bâtit et on coud sur la superficie de ce rond, une légère doublure, en soie ou en mousseline, qui couvrira par conséquent tout le milieu du foulard, sauf les quatre coins. On fait, sur le contour du rond, une coulisse où l'on passe un ruban de soie assortie à la teinte du foulard, et l'on coud, au bord du carré, cette fois, une dentelle. Il est aisé de comprendre qu'en tirant sur la coulisse, le sac, formé par le rond doublé, se fermera, et les quatre coins, demeurés libres et ornés de dentelle, le garniront par en haut de de très gentille façon.

On fait ainsi de forts jolis sacs *ridicules*, en soie, en velours, en étoffe brochée, en simple cretonne imprimée. On fait... Mais non, ils vaut mieux laisser chacune trouver elle-même sa petite création. Le champ est vaste, illimité même, et toutes les fantaisies sont permises. Allons, mesdames, un peu d'imagination, un peu de caprice, un peu d'originalité et beaucoup de goût, et vous ferez des choses beaucoup plus charmantes dans leur inédit que tout ce que je pourrais vous indiquer.

Liane Heilmann

LES NOUVEAUX CARDINAUX (Voir gravure)

Nous illustrons aujourd'hui la cérémonie de la remise, par le Président de la République, de la barrette, aux deux nouveaux cardinaux français N.N. S.S. Meignan, archevêque de Tours, et Thomas, archevêque de Rouen.

C'est à l'Elysée même, résidence du Président, qu'a eu lieu cette cérémonie.

Les deux élus et leur suite arrivant dans la cour de l'Elysée à 10.30 h. a. m., les honneurs militaires sont rendus par un bataillon de ligne, avec un drapeau. La musique a joué la *Marseillaise*. A droite et à gauche du grand perron se tenaient des gardes de Paris en grande tenue.

Les cardinaux furent conduits dans un grand salon du rez-de-chaussée, pendant que les ab légats, N.N. S.S. Procaccini et Tarnassi étaient introduits auprès du président de la République. Le Président les reçut, entouré des ministres des Affaires étrangères et des Cultes, du directeur des Cultes, M. Dumay, et des officiers de sa maison militaire.

Les ab légats ayant remis à M. Carnot les lettres pontificales les accréditant en qualité d'ab légats apostoliques, Mgr Tarnassi lit au chef de l'Etat un discours en langue latine.

Le Président répond par une courte allocution en français.

A l'issue de cette audience, le Président de la République, suivi des ministres et de ses officiers, se rend à la chapelle de l'Elysée et M. Le Rebourc curé de la Madeleine et de l'Elysée, célèbre la messe basse.

Pendant la messe les nouveaux cardinaux avaient revêtu, dans un salon voisin, les insignes pontificaux, et étaient venus s'asseoir dans des fauteuils, à droite de l'autel.

Après la célébration de la messe, l'ab légat Mgr Procaccini, lit le bref pontifical par lequel Mgr Meignan est nommé cardinal, puis il présente au Président, sur un plateau de vermeil, la barrette cardinalice. Mgr Meignan s'incline profondément devant M. Carnot qui lui met la barrette sur la tête ; en même temps, l'on revêtait du manteau de pourpre les épaules du cardinal.

Le même cérémonial a lieu pour Mgr Thomas. Le Président, à son tour s'incline alors devant les cardinaux.

La cérémonie terminée, M. Carnot et sa suite

quittant la chapelle se rendent dans le grand salon où se sont réunis les personnages officiels et Mgr Ferrata, nonce apostolique, Mgr Locatelli et Mgr Peri-Morosini, auditeur et secrétaire de la nonciature. Les nouveaux cardinaux ont été alors reçus en audience publique par le Président de la République.

Les discours prononcés, M. Carnot remit la croix d'Officier de la Légion d'honneur aux deux ab légats et la croix de chevalier aux gardes nobles. Les cardinaux et les ab légats ont été reçus ensuite par Mme Carnot.

N.N. S.S. Meignan et Thomas, ainsi que les ministres, le comte d'Ormesson, le directeur des Cultes et deux officiers d'ordonnance ont été retenus à déjeuner par M. et Mme Carnot. A midi le déjeuner était servi. Mme Carnot avait à sa droite le cardinal archevêque de Tours et à sa gauche le cardinal archevêque de Rouen. M. Carnot avait à sa droite Mgr Ferrata, nonce apostolique, et à sa gauche M. Charles Dupuy, ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

Les cardinaux furent reconduits, à une heure et demie, à leur résidence, avec les mêmes honneurs qu'à leur arrivée.

PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de FEVRIER a eu lieu samedi, le 4 MARS, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	31,726....	\$50.00
2e prix	No.	37,155....	25.00
3e prix	No.	9,173....	15.00
4e prix	No.	22,457....	10.00
5e prix	No.	28,561....	5.00
6e prix	No.	32,857....	4.00
7e prix	No.	14,784....	3.00
8e prix	No.	37,232....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

58	7,992	14,005	20,690	26,877	33,792
243	8,523	14,718	21,255	27,044	33,813
363	9,083	15,625	21,336	27,169	34,231
975	9,996	16,108	21,868	27,667	35,038
3,061	10,059	16,257	22,480	27,812	35,062
3,062	10,556	16,685	23,117	28,416	35,204
3,868	10,585	16,781	23,729	28,468	35,319
4,233	10,700	17,956	24,093	28,811	35,326
4,643	11,147	18,212	24,234	29,331	36,009
4,671	11,245	19,237	24,442	30,368	36,223
4,953	11,351	19,290	25,713	32,374	36,381
5,513	11,647	19,341	26,280	32,683	37,052
6,138	11,791	19,703	26,366	33,621	38,103
6,805	12,047	20,548	26,847	33,784	39,540
7,228	13,281				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de FEVRIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No. 276, rue Saint-Jean, Québec

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LE SANG C'EST LA VIE

C'est ce qui proclame le vieil axiome et chaque molécule de tous les organes de notre corps vit par le sang. En conséquence, si le sang est purifié et tenu en bonne condition par l'usage de la Sarrépâreille de Hood, il s'en suit nécessairement que le bienfait du médicament est ressenti par chaque organe du corps. Y a-t-il quelque chose de plus simple que la façon dont ce t excellent remède re-lor-ne la santé à tous ceux qui en font un loyal et patient essai ?

INSATIABILITÉ

Au physique, au moral, l'homme est insatiable,
Plus on lui donne, hélas ! et plus il veut avoir :
Ce que touche sa main, ses yeux veulent le voir.
Et voir donne au désir une force indomptable.

L'homme connaît la femme, il la sait maniable
Et prête à s'incliner, soumise à son vouloir :
Lui, c'est sa volonté, comme c'est le pouvoir,
Elle, c'est la faiblesse en sa grâce adorable.

Mais si le corps fléchit l'âme reste debout :
Quand trop fort le cœur bat, quand brûlant le sang bout,
—Aux heures où la nuit s'enveloppe de voiles—

Elle contemple au ciel la splendeur des étoiles,
Et le calme profond de toutes ces clartés,
Impose le silence à ses sens agités.

MARIE-ÉDOUARD LENOIR.

Inédits, de la 4^{ème} série des *Poèmes du cœur*.



LA MAISON HART

(Voir gravure)



ous les abonnés des Trois-Rivières salueront avec plaisir la gravure qui représente cette ancienne résidence, c'est pourquoi je demande la permission d'en parler longuement.

M. Adolphus M. Hart m'écrivait en 1870 :

« Comme les murs sont très épais, on a toujours pensé qu'ils avaient été

ainsi édifés pour résister aux attaques des Sauvages. »

Cette opinion n'a aucune valeur en présence de l'histoire des Trois-Rivières. Les seuls Sauvages qui aient jamais tenté d'attaquer la ville étaient les Iroquois, peuple du lac Ontario, et on ne les voit plus au nord du lac Saint-Pierre après l'année 1664. A cette date, les habitations de la ville étaient concentrées à l'intérieur de la palissade : rues Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Louis, boulevard et rue des Casernes, ou du Château, comme on dit à présent. Celui qui eut eu l'idée de se bâtir en dehors de l'espace renfermé par la palissade se fut bien vite aperçu qu'il n'était pas aux noces.

Je ne pense pas que la maison remonte plus loin que l'année 1700 ; elle aura plutôt été construite vers 1740, lorsque les forges St Maurice commencèrent, car elle est au beau milieu de la rue dite des Forges. Elle est du côté où les terres vont en montant, de sorte que, derrière la maison, s'étendaient des jardins beaucoup plus élevés que le niveau de la rue. Ces jardins sont en majeure partie absorbés par le carré Champlain, la rue Alexandre, l'église presbytérienne, l'Hôtel-de-Ville, la résidence de M. Cressé et la maison de pompe ; il en reste cependant un assez bon morceau, mais quand je le regarde et que je revois ces lieux, à quarante ans en arrière, je crois me souvenir d'un monde antérieur que, dans une autre existence, j'aurais connu et aimé. Il sort des ruines de ces murs des voix qui me parlent tout bas. La belle talle de cerisiers du jardin est remplacée par un édifice en briques où les pompes, les hommes de police et un corps de musique se trouvent réunis, avec les armes de la compagnie de volontaires des Trois Rivières ; autrefois, il y avait là des enfants qui jouaient sur l'herbe, des oiseaux qui se gorgaient de cerises à en mourir et d'autres oiseaux moins glorieux qui chantaient leurs amours. Au centre des grands arbres, où la musique des régiments anglais faisait retentir ses clameurs guerrières, durant les fêtes dont les MM. Hart étaient

prodigues, je vois passer une rue qui n'est pas plus faite pour entendre des sérénades que ma plume pour lui découvrir des beautés naturelles ou autres.

Il se constitue tant de vieilles choses autour de nous, que nous finissons par vieillir nous-mêmes.

* *

Devant la maison de la famille Hart, il y avait une prairie et des arbres magnifiques. Regardez-moi ce lieu à présent. Des magasins, s'il vous plaît ! Et, quand je m'arrête, étonné, en présence de ces constructions, il y a toujours un passant qui me regarde comme pour se demander si je cherche des trésors.

Oui, certes ! des trésors, j'en cherche, mais ceux-là ne valent que pour moi.

Le trésor, pour ceux qui sont partis sans être disparus du monde, c'est l'emplacement de ce qui existait autrefois. Admettez si vous voulez que je ne suis plus de vos jours, mais laissez-moi jouir à ma façon.

Que nous avons donc progressé depuis quarante ans ! Cette rue des Forges, si importante un siècle avant ma naissance, était cependant un cloaque. A présent, nous y passons sans mettre de grandes bottes. En 1850, par exemple, par la pluie ou le dégel, les Esquimaux seuls s'y seraient aventurés, — or, puisqu'il n'y avait pas d'Esquimaux aux Trois-Rivières, la population préférait suivre les terres hautes, — soit la rue Bonaventure.

La première fois que j'ai vu, dans la rue des Forges, la lumière du gaz, c'était pour éclairer des flèches d'eau — et pas de trottoirs — dans un pays qui donne des planches de bois à l'univers entier ! Revenons au sujet principal.

Les murs de la maison, en certains endroits, ont trente pouces d'épaisseur — c'est l'étage en pierre du rez de chaussée. L'étage supérieur est très bien construit mais non aussi lourd.

* *

Il ne faut pas oublier les habitants.

Aaron Hart, né de parents juifs, en 1724, dans le voisinage des montagnes du Haardt, Palatinat, était connu du colonel Haldimand, appartenant au contingent de troupes allemandes qui formaient partie de l'armée de Wolfe, et il servait dans la comptabilité ou la trésorerie lorsque le Canada fut cédé à l'Angleterre. On le voit aussitôt après se fixer aux Trois-Rivières et y faire le commerce, tout en étant payeur des régiments de l'endroit et du haut du fleuve. Il mourut aux Trois-Rivières le 28 décembre 1800. Son épouse, Dorothee Judah, dont la famille était venue de Londres s'établir en Canada, vécut, étant veuve, dans la rue Saint-Gabriel, Montréal, où elle recevait les personnes de la finance et du haut commerce, telles que John Jacob Astor, les McTavish, les Reid, etc. Elle mourut en cette ville vers 1830.

Leurs quatre garçons se partagèrent l'héritage. Alexandre, l'un d'eux, alla demeurer à Montréal et y fonda une famille favorablement connue, comme toutes celles des Hart, d'ailleurs. Ezéchiel, Moses et Benjamin restèrent aux Trois-Rivières, où ils continuèrent, chacun séparément, la tradition paternelle.

C'est Ezéchiel qui reçut dans sa part du partage de la succession la résidence dont le MONDE ILLUSTRÉ nous fait voir, aujourd'hui, l'état abandonné et navrant, au milieu d'un rampart de neige. Son père Aaron avait dû acheter cette propriété du révérend Josaphat Mountain, vers 1790. Avant cette époque, je pense que Aaron demeurait dans son grand magasin de pierre de la rue du Platon.

Aaron possédait les fiefs ou seigneuries de Sainte-Marguerite, Vieux-Pont, Bécancour, les Grondines, le petit marquisat du Sablé, île de la Trinité dans l'embouchure du Saint-Maurice et de beaux emplacements dans la ville. Les Grondines, toute pauvre que fut cette terre, rapportaient jusqu'à quatre-vingts louis par année, et parfois davantage, pour les lods et ventes seulement, ce qui représente bien la somme de mille piastres de la monnaie actuelle.

The European Magazine, XXXIX, mars 1801, Lon'nes, renferme un obituaire disant : « M. Hart est décédé dans sa soixante-seizième année. Il a

été le premier habitant anglais des Trois-Rivières où il se fixa après la reddition de la place à son ami le général Haldimand. »

* *

Occupons-nous à présent du fils Ezéchiel.

Celui-ci fut élu trois ou quatre fois député au parlement, toujours par de fortes majorités, parce qu'il avait les Canadiens pour lui, tandis que ses adversaires, Coffin, Bell, Vésina, ne comptaient que sur la bureaucratie et les gens du commerce, ces derniers naturellement rivaux des Hart.

Un jeune officier de l'armée anglaise, du nom de James Henry Craig, appartenant à la garnison des Trois-Rivières, en 1786, était bien reçu chez M. Aaron Hart ; lorsque, trente ans plus tard, il revint dans le pays, à titre de gouverneur général, il n'oublia pas cette famille hospitalière et lettrée, car Aaron et ses fils, et les fils de ceux-ci, ont toujours aimé l'étude. Sir James Craig se plaisait à visiter Ezéchiel Hart dans la maison de la rue des Forges ; il y trouvait une compagnie conforme à ses goûts. Sir James était un homme de talent et d'un commerce agréable. La société qu'il voyait aux Trois-Rivières ne « l'étrangeait » pas. Un jour naquit un fils à Ezéchiel. Le gouverneur, se trouvant là, voulut être parrain de l'enfant — un robuste gaillard, James Henry Craig Hart, que j'ai bien connu.

Ezéchiel fut donc membre du parlement. C'était un esprit éclairé, dans le genre américain, poussant les affaires. Il tenait table ouverte. Ses fils ont continué la tradition. La dernière fois que j'ai entendu la musique des régiments anglais aux Trois-Rivières c'était le jour où l'on proclamait la guerre de Crimée. Un banquet d'adieu réunissait dans la maison de la rue des Forges les chefs militaires de la garnison, avant leur départ pour l'Orient. J'en pris ma part, en regardant par les fenêtres, car il faisait chaud et elles étaient entre-baillées. Dans le parterre, de l'autre côté de la rue, les musiciens lançaient aux échos d'alentour des *Rule Britannia* et des *Grenadier's March* à faire trembler les airs. Tiens ! c'est drôle, ce mot-là !

J'ai bien souvent traversé, sans permission, le grand jardin ou verger qui allait de la rue des Forges à la rue Bonaventure, un monde à parcourir pour mes petites jambes. Il faut vous dire que je suis né sur un terrain attendant au verger, côté des cerises.

(La fin au prochain numéro)

LES COMPILATEURS DU RECENSEMENT

(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui un groupe des compilateurs des dernières statistiques mortuaires, à Ottawa.

M. le Dr Leprohon, compilateur-en-chef ; actuellement à Ottawa. Entre temps, M. Leprohon s'occupe de la direction du chœur de l'église Sainte-Brigitte.

M. R. Greenshields, natif de la province d'Ontario ; actuellement inspecteur des poids et mesures pour Ontario.

M. J. Davin, Montréalais, ci-devant maître de poste à la Pointe Saint-Charles ; actuellement employé des postes à Montréal.

M. D.-H. MacDonald, natif de la Nouvelle-Ecosse, frère du député d'Algoma, aux Communes du Canada.

M. E.-T. Lambert, natif d'Ottawa, a étudié le droit sous MM. Belcourt et McGraken ; actuellement employé au département des Postes.

M. J.-B. Bénéard, Montréalais ; ci-devant membre du chœur de Notre-Dame ; diplômé de l'École Militaire d'Infanterie de Montréal ; actuellement employé du département des Travaux Publics.

Ed. A.



UN PETIT-MAÎTRE

Vraiment, je pense un peu comme M. Henri Roulland : il y a des gens qui "suppléent à leur ignorance par le *toupet*, etc." Ce monsieur aura eu, du moins, une idée juste, dans sa plumitive carrière à lui—la carrière : pour l'idée, ça n'est pas aussi certain. Et cette pensée m'est venue, à moi, en essayant de digérer le copieux article où le fastidieux et la prétention outreucidante se disputent la palme, et dont le susdit monsieur alourdissait *La Patrie* du 25 février dernier. Il visait modestement à démantibuler l'œuvre d'une plume *canadienne* celle-là, et autrement alerte, autrement attrayante que la sienne, celle de notre estimé confrère, le Dr C. . . .

Pour la question de personnalité—c'est le simple cas d'un grotesque poussant l'audace jusqu'à vouloir donner des leçons de bienséance—je n'ai pas à m'en préoccuper. La justice à en faire est bien facile ; notre ami le docteur n'aura qu'à daigner donner un de ces vigoureux coups de bistouri dont il est coutumier, à travers cet abcès encore tout gonflé des humeurs d'importation soi-disant littéraire. Pour cautériser, il n'aura besoin que du fer rouge de son mépris.

Il est homme à le faire. Ayant de "terribles forceps"—comme disait le spirituel et sage A. B., dans *La Patrie*—assez puissants pour extraire un article de quatre colonnes du pauvre cerveau de M. Roulland, il ne saurait manquer de posséder aussi quelque lancette assez bien trempée pour opérer ce dégonflement.

Une autre question me touche davantage, et me scandalise encore plus : c'est la question de principes. L'antagoniste du Dr C., en voilà encore un qui pose au décourageur de *jeunes*, au monopoleur de l'esprit et de l'art, au bec-fin littéraire. Il y va benoîtement de ses petits conseils, bien peu malins, tout réédités qu'ils soient. "Avant d'aborder la carrière littéraire, écrit-il, il faut se munir d'un bagage de connaissances que l'étude seule fournit. Il ne suffit pas d'avoir le désir d'écrire, il faut savoir écrire." Ça, par exemple, c'est trop fort. On pouvait tolérer ce brave homme, s'ingéniant à ridiculiser *artistement* les livres d'enseignement de nos écoles congrégationnelles ; débitant ses doctrines, plus ou moins pures, du haut d'une tribune qui n'a plus guère de fidèles aujourd'hui. Mais sur ce nouveau terrain de critique, halte-là !

Lorsqu'on proclame d'aussi subtils principes : "n'entrer dans la carrière littéraire que muni d'un bagage de connaissances"—personnelles, sous-entendu, j'espère bien ?—il faut un peu prêcher d'exemple. Or, écoutez bien, M. Roulland :

Dans son No 356, du 28 février 1891, LE MONDE ILLUSTRÉ avait la bonne fortune de publier l'une des plus belles pages d'un poète français : lui-même réputé d'une des plus brillantes parmi les étoiles de seconde grandeur de la France poétique contemporaine. Cela s'appelle : "Vie Eternelle," fragment du *Pcme du siècle*, de M. Marc Bonnefoy. Seulement, au bas de cette page, ça n'était pas le nom de l'auteur que l'on trouvait, mais bien plutôt celui, plus modeste, bien moins connu, de l'un de ses compatriotes qui, trompant notre bonne foi, nous avait fait accepter ces vers de haute marque comme étant de son propre crû. Ce plagiaire éhonté, cher monsieur, par cet envoi, il débutait chez nous, et probablement dans la presse canadienne-française du pays. Estimez-vous que pour aborder la carrière littéraire il fût muni d'un bagage avouable ?

Certes, nous ignorions alors que la paternité littéraire de Marc Bonnefoy fut si indignement violée, car même au "jeune" débutant nous n'eussions pas permis de se fourvoyer à ce point-là.

Mais quelqu'un qui va bien s'amuser, en constatant votre attitude d'aujourd'hui, c'est mon confrère et ami distingué de Paris, M. Chs Fuster, rédacteur en chef du *Semeur*, qui nous révéla, en termes indignés, cet attentat anti-littéraire contre la propriété de son collaborateur.

En effet, M. Roulland, c'est bien malheureux pour le prestige de vos *conseils*, mais le nom qui se pavait, en intrus, au bas de cette page subtilisée, c'était exactement le même que l'on retrouve au pied de la philippique au Dr C. . . ., agrémentée, celle-ci, d'avis aux "débutants," aux jeunes. Dites-leur donc, je vous prie—parlez-leur expérience—de s'épargner, avant tout, les hontes du plagiat.

Voyez-vous mieux, maintenant, l'utilité des "forceps" pour tirer d'un pauvre cerveau quelque chose de tant soit peu personnel.

C'est notre habitude de clouer au pilori tous ceux qu'il nous arrive de prendre en flagrant délit de plagiat dans nos colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, qui veulent rester honnêtes. Néanmoins, vous eussiez bénéficié peut-être de la prescription, monsieur l'épilogueur de mots de *La Patrie*, si vous n'aviez poussé le sans-gêne téméraire jusqu'à venir endoctriner, sur ce ton de petit-maître, tous nos compatriotes, "jeunes" ou vieux, que vous n'êtes pas en état de bien et justement apprécier.

Eug. Saint-E. L.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Nous avons été très flattés de l'honneur que nous a fait, l'autre jour, notre distingué correspondant de Fort Kent, Maine, M. le curé F.-X. Burque, qui est descendu à nos bureaux pour nous serrer la main.

Le service des malles nous ayant déçus, une *mil- lième* fois, nous avons reçu trop tard pour cette semaine l'*Entre-Nous* de M. Léon Ledieu. Nous sommes heureux de pouvoir donner "en premier MONDE ILLUSTRÉ" une causerie intéressante de notre excellent collaborateur, le Dr Eug. Dick.

Au couvent de la Pointe-aux-Trembles, près Montréal, le bazar tenu par les bonnes dames religieuses a eu tout le succès que nous lui prédisions. Ces dames nous demandent d'être leur interprète pour remercier le nombreux public qui a visité et encouragé cette fête de charité, et les acteurs amateurs qui leur ont prêté leur bienveillant concours. Nous y accédons volontiers, heureux de participer un tout petit peu au mérite de cette bonne œuvre.

LE MONDE ILLUSTRÉ a déjà fait mention de l'heureuse idée qu'a eue son confrère parisien, *Paris-Province*, de poser, en plébiscite, à ses lecteurs et lectrices cette délicate et intéressante question : "Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?" Dans le temps, nous l'en avons même vivement félicité. Maintenant qu'il nous apporte les réponses, très nombreuses, faites à cette brûlante interpellation, nous osons nous permettre de lui en emprunter quelques-unes, ou très justes, ou, du moins, fort spirituelles. Nous en parsèmerons, d'ici à quelque temps, nos colonnes de *Notes et Faits*, où il fera plaisir à nos lecteurs et lectrices, nous en sommes sûrs, de rencontrer ces ravissants échos du cœur, ces éclairs étincelants de l'esprit gaulois

Dans la troisième conférence de sa série sur "L'Eglise et le règlement des questions actuelles" le R. P. Plessis s'est appliqué à trouver la véritable solution de la question du jour la plus brûlante : la question sociale. Après avoir montré

ses origines, découvert les raisons de l'apreté qui l'anime aujourd'hui, le puissant prédicateur fait voir qu'elle n'a que trois médecins naturels : l'Etat, la Liberté, l'Eglise. Il démontre ensuite qu'aucun des trois ne saurait, seul, avoir raison de "cette grande pitié qui règne dans le monde du travail" : doublement *pitié*, faite de la misère du travailleur et de la sympathie, grandissante chaque jour, du monde qui possède. Et puis, traçant le rôle de l'Etat bien pensant, celui de la Liberté qui ne veut pas être la licence et dégénérer en anarchie, il établit sur la logique et l'expérience, irréfutablement, que l'Eglise possède, à elle seule, le premier et le dernier mot de la question, et seule, avec le loyal concours de ses collègues, peut arriver à guérir radicalement la plaie, déjà trop envenimée, des sociétés modernes, parce qu'elle seule a le remède moral et peut assurer l'efficacité du remède physique. Cette réfutation habile et solide des billeses communes aux grands rêveurs humanitaires est bien capable de consoler les âmes droites et sincères et de les rassasier dans leur recherche avide de la vérité qui sauve.

Une insigne faveur littéraire dont LE MONDE ILLUSTRÉ, depuis longtemps déjà, sollicitait l'honneur et l'obligeance, par l'entremise bien humble de son directeur, vient de lui être enfin accordée. Sémin, la bonne lettre ci-contre ; dans notre satisfaction bien vive, nous savons mal résister au plaisir de la citer intégralement.

"Au sympathique directeur
du MONDE ILLUSTRÉ, de Montréal.

"Monsieur et cher confrère,
"Ne sachant comment m'excuser de ne vous avoir pas encore envoyé de vers, alors que depuis près de deux ans vous m'en demandez pour votre charmant MONDE ILLUSTRÉ, je me fais un plaisir de vous réserver exclusivement tout l'inédit de ma quatrième série des *Poèmes du Cœur*, dont ci-inclus quelques fragments.
"Veuillez croire, monsieur et cher collègue, à ma bien confraternelle sympathie.

"MARIE-EDOUARD LENOIR,
"Directrice du *Biographe*.

"Villa Marie à Lormont, près Bordeaux (Gironde)
"Janvier 1893."

Bientôt donc, la galerie de "Nos correspondants à l'étranger" pourra, sans scrupule aucun, s'enrichir du portrait charmant de cette suave muse, aux tons pleins de douceur, comme sa belle France du Midi.

Avec les amicales lignes ci-dessus, et les beaux vers que nous aurons l'avantage, au moins d'ici à quelque temps, de publier d'elle, la photographie de Mme Lenoir, si fidèle et gracieuse, lui gagnera, nous en sommes sûrs, les suffrages de tous ses lecteurs du Canada français. Dans la grande famille du MONDE ILLUSTRÉ, nous promettons à notre exquise visiteuse la plus cordiale bienvenue.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Ludo*, Montréal.—
Ma foi ! vous avez bien un peu raison de vous plaindre. Qu'y faire, cependant ? Nous vous tenons à l'ordre du jour, et la promotion ne se fera plus attendre que le moins possible. En dépit de tout mon bon vouloir, je ne puis faire mieux que de vous promettre cela.

Alcide, Arthabaskaville.—Mille doléances, mon charmant jeune confrère ; mais c'est trop *neuf*, trop inexpérimenté, votre *Souvenir*, malgré qu'il s'y révèle, je le constate avec bonheur, un fonds de réelle facilité. Patience, constance : faites de l'exercice consciencieux, vous en avez tout le temps voulu, et vous nous reviendrez. Vous serez surpris de voir tout ce dont votre plume, trop novice aujourd'hui encore pour le service public, sera alors capable. Vous avez, ce semble, la vocation qui promet le succès ; ne vous en désistez pas ; point de faiblesse. *Excelsior !*

JULES SAINT-E.

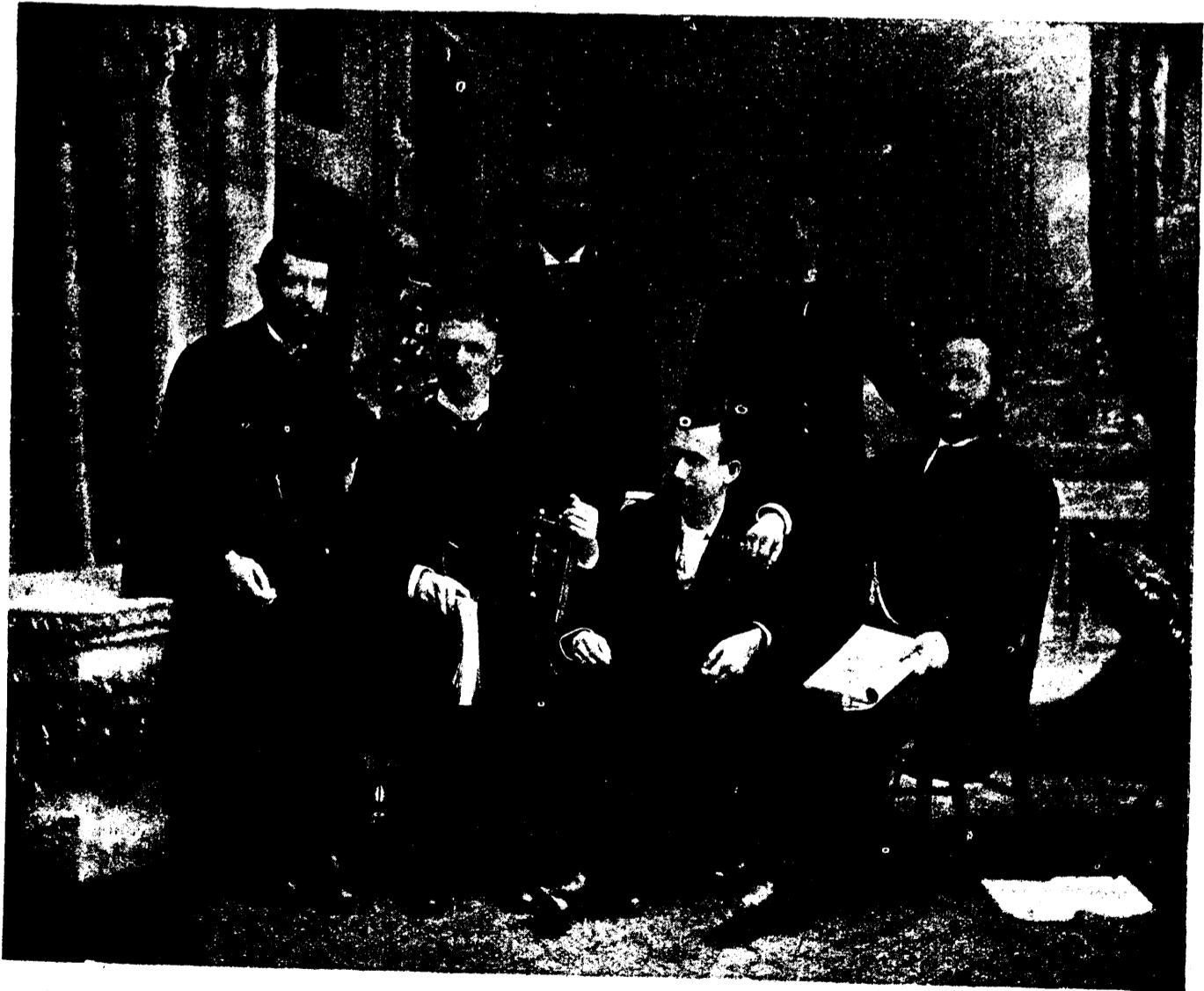
La Sarsepareille de Hood guérit positivement, là même où d'autres échouent. Aucun autre médicament n'a enregistré à son actif d'aussi nombreux succès.



PARIS—LA REMISE DE LA BARRETTE AUX NOUVEAUX CARDINAUX, DANS LA CHAPELLE DE L'ÉLYSÉE, PAR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE



TROIS-RIVIÈRES — LA MAISON HART, RUE DES FORGES



R. Greenshield J. L. Leprohon, M.D. E. T. Lambert
Jas Davin D. H. MacDonald J. B. Bédard

OTTAWA — LES COMPILATEURS DU RECENSEMENT

QUAND MEME

Mon cœur, mon pauvre cœur, pourquoi douter ainsi ?
De l'amour sans espoir, l'amour au noir souci,
Tu connais l'amère souffrance !...
Tu sais quel horizon s'assombrit devant toi...
Comment peux-tu, mon cœur, sans crainte et plein d'émoi,
Rouvrir ta porte à l'espérance.

Oublierais-tu déjà tous les chagrins d'antan ?...
Ne te souvient-il plus d'avoir crié : " Va-t'en ! " ?
A celle qui disait : " Je t'aime !... " ?
O mon cœur, cet amour qui te berce aujourd'hui,
Ce rayon, qui, soudain, tout à l'heure, t'a lui,
Va bientôt s'éteindre de même.

Non, non !... ce triste amour ne va pas le garder !...
Vite recouvre-toi, mon cœur, sans plus tarder
D'une impénétrable cuirasse.
Vite !... c'est de l'amour que naissent les douleurs...
Et puis... qui sait, demain, ce qu'il faudrait de pleurs
Pour en bien effacer la trace.

Mon cœur, mon pauvre cœur tente un suprême effort !
L'amour n'est pas la vie, oh non ! non !... ni la mort...
— La mort finit toute souffrance —
Du court bonheur qu'il donne à ceux qu'il a surpris
L'amour, dur usurier, veut recevoir le prix,
Ce prix c'est la désespérance.

C'est ainsi qu'atterré je parlais à mon cœur
Quand de ton fier regard le souvenir vainqueur
Lui livrait un assaut suprême...
Mais il n'a pas voulu se laisser attendrir...
Et quand je lui disais : " Aimer c'est bien souffrir ! " ?
Mon cœur, lui, répondait : *Quand même !*

Joseph Malin

CONTE CANADIEN

L'AUBERGE AUX TROIS CARTES

A ma fillette, Yvonne



UR le vaisseau qui, en 1755, avait amené à Québec M. le marquis de Vaudeuil-Cavagnal, le nouveau gouverneur de la Nouvelle-France, se trouvaient au nombre des passagers un brave aubergiste et sa fille, qui venaient du Havre, se fixer dans notre beau pays. Cet aubergiste, Canadien-Français d'origine, dans sa jeunesse avait été matelot de la marine marchande.

Un jour, au Havre, où son navire avait fait escale, il rencontra, en se promenant dans la ville, une jeune fille dont le joli visage lui plut. Son air doux et modeste le charma. Il la suivit à distance respectueuse, et fut ravi lorsqu'il la vit entrer dans une maison qu'il connaissait et qu'il apprit que son père était le père Mathieu, vieux loup de mer, très aimé des marins, qui tenait, tout près du quai, l'auberge " Au gay matello. " Il espérait qu'avant le départ de son navire il pourrait revoir encore quelques fois cette jeune fille qui, soudainement, s'était emparé de son cœur. Le sort, — ou pour mieux dire, — la Providence lui fut favorable, et comme il se trouva retenu plus longtemps qu'il ne pensait l'être, il put déclarer son amour. Le capitaine du navire l'aimait beaucoup et se chargea de tout. L'aubergiste et sa fille ne dirent pas non, et il fut décidé qu'à son retour des Indes, où il se rendait, son union avec la jeune et jolie fille serait consacrée.

Il revint sain et sauf de son long voyage, et après son mariage, demeura avec le père Mathieu, ainsi que ce dernier le désirait. Quelques années plus tard, il remplaça son beau-père comme aubergiste, le père Mathieu étant mort.

Au bout de quatorze ans d'une vie paisible et heureuse, il eut le chagrin de voir mourir entre ses bras sa compagne bien-aimée. Il reporta alors toute son affection sur l'unique fruit de son mariage, sa gentille fillette Yvonne, alors âgée de treize ans.

C'était en 1754. La nostalgie s'était souvent emparé de lui, et le tourmentait beaucoup, mais il avait toujours réussi à vaincre cet ennui par amour pour sa femme, qui eut trouvé très dur de quitter à jamais sa ville natale et s'en aller dans un pays étranger. Mais, sa femme morte, le désir de revoir ses vieux parents, son cher Saint Laurent, au majestueux cours, son pays enfin, le reprenant de nouveau, il se décida au retour.

Il mit ordre à ses affaires, vendit ce qu'il ne pouvait emporter ou qu'il pourrait remplacer facilement au pays natal. Il enveloppa soigneusement l'enseigne bien connue des matelots, au Havre, qu'il voulait reposer à Québec, avec orgueil, car c'était un objet artistique.

Une semaine après son arrivée, notre aubergiste avait pu se fixer dans la rue du Sault-au-Matelot, au bout qui se trouvait le plus près du palais épiscopal. Son enseigne bizarre attira tout de suite l'attention des passants. Les premiers qui goûtèrent à la cuisine du nouvel aubergiste, en furent enchantés. Trois semaines après, la renommée du Vatel canadien s'étendait dans la ville, et les clients commençaient à affluer. Les affaires allaient bien, et notre hôte se sentait de bonne humeur.

Dans presque tout état ou position de l'échelle sociale, l'on voit ordinairement le succès ou le bonheur des uns faire la jalousie des autres. Ces derniers, heureusement, ne sont qu'en petit nombre.

L'on ne sera pas étonné, alors, d'apprendre qu'un autre aubergiste demeurant non loin du *Gay Matello*, vit la bonne fortune de son confrère, avec dépit, et résolut de l'entraver si possible. Après avoir ruminé maints noirs projets, il s'arrêta à celui qui lui parut le moins compromettant pour sa digne personne. Voici : un officier, ami de Bigot, lui devait une somme assez rondelette pour dîners et fricots consommés chez lui en compagnie de gais camarades. Il alla le voir et lui offrit en sus d'une quittance de tout son compte, une bourse bien garnie, s'il voulait ruiner son rival, d'après le plan qu'il lui expliqua. Le drôle accepta, se promettant grand plaisir à cela. Il devait se rendre avec un ou deux amis au *Gay matello*, commander un dîner, tout trouver mauvais, faire perdre la tête à l'aubergiste, et lorsque celui-ci se serait oublié dans sa colère en répliquant impertinemment, le rosser d'importance et tout briser. Qu'aurait-il à craindre ? Bigot ne serait-il pas là pour le protéger et lui permettre d'échapper à la justice si l'affaire faisait trop de bruit ? Pour avoir plus de chance de succès, il fallait choisir une heure où il n'y avait personne dans l'auberge, car autrement le plan raterait probablement.

En attendant, l'officier se rendit le soir même, à l'auberge, commander un plantureux repas pour le lendemain après-midi.

Le diable favorisait certainement cette machination, car lorsque l'officier arriva le lendemain à l'auberge avec deux amis, la salle était vide. Notre hôte les accueillit, le sourire aux lèvres, le bonnet à la main.

Tout était prêt et cuit à point. Le fumet délicieux des différents mets faisait venir l'eau à la bouche. Nos trois drôles malgré la consigne donnée de ne rien trouver bon, ne pouvaient s'empêcher d'aspirer avec volupté le parfum qui leur chatouillait si agréablement l'odorat.

L'aubergiste voyait ceci avec satisfaction, car il avait tout lieu de croire que les étrangers qui lui faisaient l'honneur de visiter son auberge ce jour-là, en seraient contents. Quel ne fut pas son étonnement quand il s'entendit dire, avec force reproches et injures, que tel mets était trop cuit ; qu'un autre ne l'était pas assez ; que celui-ci n'était pas apprêté tel que commandé ; que celui-là avait tel défaut, et le reste. C'était trop pour le brave homme, qui, emporté par la colère, s'oublia, et leur répondit vertement. On le tenait. Mais, au moment où l'officier se préparait à frapper l'aubergiste, soi-disant pour le punir de son insolence, Yvonne, attirée par le bruit dans la grande salle

de l'auberge, y entra pour en savoir la cause. Elle avait reconnu la voix de son père, pleine de colère, et craignait pour lui. Elle arriva à temps. Sa présence surprit les trois misérables, et l'un d'eux, sur lequel la vue d'Yvonne — qui était très jolie — avait fait impression, s'opposa au projet de violence de l'officier.

— Père, demanda Yvonne, inquiète, qu'y a-t-il ?
— Ce sont ces messieurs qui allèguent que les mets que je leur ai servis ne sont pas bons. Entends-tu ? Me dire que ma cuisine n'est pas bonne ? Je me suis contenu aussi longtemps que possible. Un mets, passe ; il pouvait n'être pas tout à fait du goût de ces messieurs, mais, tous les mets, c'est un peu trop, et à la fin je me suis fâché.

— Et vous avez eu tort, ajouta celui des trois sur lequel les charmes de la jeune fille avaient fait impression ; car si nous ne trouvons pas votre cuisine de notre goût, c'est que vous ne l'avez pas faite telle que commandée, et vous pouviez nous parler autrement qu'en nous injuriant.

— Oh ! messieurs, s'écria Yvonne en arrêtant de sa jolie main les paroles blessantes sans doute que l'aubergiste, encore irrité, allait prononcer, ne faites point de mal à mon père. Pardonnez-lui !

Celui qui venait de parler dit quelques mots, à voix basse, à l'officier.

— Mademoiselle, dit l'officier, pour l'amour de vous je consens à la sollicitation de mon ami de pardonner à votre père... Mais à une condition, ajouta-t-il en souriant, malicieusement. Je ne connais votre père que comme aubergiste. Eh ! bien, s'il peut m'apprendre ses noms et prénoms sans les énoncer par paroles ou par écrit, sans les faire imprimer d'aucune manière, et que, nonobstant la manière employée, ses noms soient bien compréhensibles, je lui pardonnerai.

— Mais, monsieur, dit Yvonne, c'est presque impossible ce que vous demandez.

— Eh ! mademoiselle, c'est presque impossible aussi pour moi de pardonner, après les paroles insultantes que m'a adressées votre père, mais je lui offre cette chance. Qu'il en profite. Je reviendrai demain soir.

Et ce disant, il sortit, entraînant ses deux amis. L'aubergiste, sa colère passée, était découragé, car il comprenait bien que ces misérables pouvaient lui faire grand tort.

— Père, père, lui dit sa fille, ne vous désolés pas ainsi. Ces hommes sont méchants, car je ne pourrai jamais croire que tout ce que vous leur avez servi n'était pas à leur goût. Ils ont donc quelque vilain projet en vue, mais pourquoi ? Que leur avez-vous fait ?

— Mon Dieu ! qu'ai-je pu faire pour avoir déjà quelqu'un qui me veut du mal ? Je ne fais qu'arriver au pays !

— Il y a là quelque odieuse machination contre nous, mon père, mais ne nous décourageons pas, le bon Dieu, que je vais prier ardemment, nous enverra bien une idée lumineuse qui nous fera triompher.

L'on se dira peut-être que l'officier en posant ce problème à l'aubergiste avait singulièrement modifié son plan, mais je dois dire que cela ne fut qu'à la demande de son ami, troublé par les charmes d'Yvonne, et qui se fut opposé à aucune violence envers l'aubergiste ; du reste, c'était aussi un peu l'usage en ce temps-là, d'offrir à une personne coupable d'une faute ou d'un méfait, le pardon de cette faute pour la solution d'une énigme qui, ordinairement, était très difficile à résoudre.

Le reste de la journée s'écoula, et une partie du lendemain sans qu'aucune idée vint éclaircir leur position. Dans l'après-midi, à une voisine qui vint emprunter quelque chose, et qui remarqua l'air songeur d'Yvonne, celle-ci avoua éprouver un grand trouble, et dit qu'elle cherchait quelque chose, presque impossible à trouver, sans s'expliquer d'avantage, quoique la voisine, curieuse, tentât finement de savoir ce qui en était. Elle conseilla à la jeune fille d'aller voir la mère St-Jean, une vieille femme qui demeurait à l'autre bout de la rue, avec son fils. Elle tirait aux cartes avec une rare adresse et aiderait peut-être à trouver ce que l'on cherchait.

— Mais c'est mal, dit Yvonne, d'aller se faire tirer aux cartes ?

— Eh ! ma fille, on dit qu'on y croit pas et on

y va quand même. Des fois, on peut bien s'adonner à apprendre quelque chose de vrai.

Lorsque la voisine fut partie, Yvonne ne put s'empêcher de songer aux paroles de la voisine. Qui sait ? C'était peut-être la Providence qui lui envoyait cette femme pour lui suggérer cette idée. Mais si elle allait faire tirer son horoscope, ce serait mal, qu'elle crut ou ne crut pas ce que lui dirait la tireuse de cartes. Mais si elle y trouvait la solution de l'énigme en y allant ?

Que faire ? Elle était toute indécise, lorsqu'elle se décida d'aller à l'église. Peut-être dans le calme du sanctuaire, priant le divin Maître, trouverait-elle enfin la solution tant désirée. Elle se prépara à sortir. En cherchant, dans un grand coffre, ses plus beaux habits—ceux des dimanches—elle y trouva, à sa grande surprise, un petit paquet enveloppé de papier brun, qu'elle ne se souvenait pas d'avoir jamais vu. C'était un paquet de cartes à jouer. En regardant les trois premières, le cœur légèrement ému, elle les nomma à haute voix, inconsciemment, pour ainsi dire. Oh ! surprise, ces trois mots ont l'air de lui être familiers. Elle les répète. Oh ! bonheur, c'est la solution tant cherchée, le nœud gordien tranché.

—Père ! père ! s'écrie-t-elle vivement, en descendant l'escalier à la course, les trois cartes à la main, j'ai trouvé ! j'ai trouvé !

L'aubergiste devint joyeux et gai lorsqu'il eut tout compris, et il embrassa beaucoup sa chère fille.

Tous deux remercièrent du fond du cœur la divine Providence qui les sauvait du piège tendu par des méchants, et, le soir venu, notre aubergiste étala avec grande satisfaction aux regards surpris de nos drôles et des autres personnes présentes les trois cartes suivantes :



Le nom de l'aubergiste étant : Damase Roy.

La réponse était dans les conditions imposées et très claire.

Cette histoire se répandit, et l'auberge ne fut plus connue que sous le nom de *L'auberge aux trois cartes*. Sa clientèle en augmenta beaucoup.

Damase Roy

NOTES ET FAITS

Histoire des noms de baptême

Le nom de Marie, lisons-nous dans le *Musée des Familles*, était autrefois en si grande vénération, qu'en certains pays il était défendu aux femmes de le porter. Alphonse IV, roi de Castille, sur le point d'épouser une jeune Maure, déclara qu'il ne la prendrait qu'à condition qu'on ne lui donnerait point au baptême le nom de Marie. Parmi les articles de mariage stipulés entre Marie de Nevers et Vladislav, roi de Pologne, il y en avait un qui portait que la princesse changerait son nom en celui d'Aloÿse. On lit encore que Casimir Ier, roi de Pologne, qui allait épouser Marie, fille du grand-duc de Russie, exigea la même chose de celle qu'il prenait pour femme.

La polka

Ceux qui dansent la polka ignorent sans doute comment elle a pris naissance et d'où lui vient ce nom bizarre. En Autriche, on raconte qu'elle

est due au caprice d'une servante, qui, dans sa cuisine, se mit à danser un peu au hasard, en chantant un air de son pays. Ses maîtres l'ayant surprise ainsi, la firent venir dans leur salon, où elle redansa devant un musicien, Joseph Neruda, qui nota la musique et le pas. Peu de temps après, cette nouvelle danse fut essayée dans un bal de la bourgeoisie. Cela se passait en 1830.

En 1835, la même danse parut à Prague où elle reçut le nom de *polka*, à cause de son demi-pas, parce que *polka*, en tchèque, signifie moitié.

C'est en 1840 qu'un danseur de Prague, nommé Raab, exécuta pour la première fois une polka à Paris, au théâtre de l'Odéon. La mode s'en empara ; et la scène elle passa dans les salons où elle est restée depuis.

Le porteur d'eau



Autrefois, alors que les aqueducs étaient presque inconnus dans le pays, le porteur d'eau tenait une certaine place dans la

vie canadienne. C'était une des nécessités de la société. L'hiver, l'été, en voiture, en sleigh, il charroyait l'eau gaiement à domicile, sans se douter du rôle important qu'il jouait sur la scène du monde. Hélas ! comme tant d'autres types, il est disparu ! Si sa mémoire ne mérite pas une statue, elle mérite au moins un croquis. Le voilà !

Quel est l'âge le plus charmant de la femme

A M. A. Bourgeois, rédacteur en chef de *Paris-Province*
Mon cher confrère,

C'est une question bien complexe, bien embarrassante que vous m'adressez là : *Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?*

De prime abord j'étais tenté de vous répondre : "La femme est charmante à tout âge." C'était, vous le voyez, tourner la question, et comme vous me demandez de préciser, je m'exécute.

L'âge le plus charmant de la femme, c'est sa jeunesse, ce sont ses seize ans, son printemps fleuri, ses fraîches illusions, son premier sourire d'amour. Age charmant entre tous, chanté des poètes, glorifié des Muses, âge prédestiné et resplendissant, où le rêve s'habille des séduisantes chimères d'amour, où le cœur commence ses battements amoureux, où d'adorables troubles apprennent à la vierge, devenue femme, le mystère de la vie, où les lèvres s'ouvrent pour laisser passer ce mot charmeur : "Je t'aime", premier aveu sincère, pur et tendre, où la tête sait blottir si gentiment ses frisons parfumés sur l'épaule du bien-aimé, où le temps, la nature, le monde, les cieux semblent devoir se fonder en cette expression sublime : Amour.

J'adore aussi la soixantaine de la femme, avec ses frimas de poudre, ses vieilles coutumes du temps passé, et le bon sourire qui raille, excuse et pardonne. Mais dans l'au-delà des petits yeux malicieux de nos belles marquises, même sous les paupières clignotantes des *Vieilles aux yeux verts*, de Zola, il me semble voir surgir les rayons humides des flammes d'antan, les coups d'œil furtifs, à la dérobée, de nos espiègles petites et le long regard—qui seul est un vibrant poème—des adorables Graziella passées, présentes ou futures, ces Eves naissantes de notre pauvre Humanité amoureuse.

Tout vôtre,

CH. BOURGET,

Directeur de la *Revue Moderne*.

La réponse à votre question : "Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?" varie selon la nature du sujet :

- Tendre, celui où elle est le plus aimée ;
- Coquette, celui où elle se fait le plus désirer.

HECTOR MALOT.

NOUVEAUX ACADÉMICIENS

(Voir gravures)

On sait que l'Académie française vient d'élire deux nouveaux membres. Nous les présentons à nos lecteurs.

Le vicomte Henri de Bornier est originaire du Gard. Il est, pour ainsi dire, poète de naissance, car son père faisait des vers et lui-même avait un volume tout prêt à apporter à l'éditeur dès qu'il eut achevé ses études classiques. C'est à la poésie dramatique que M. de Bornier s'est adonné surtout. Il a écrit pour le théâtre le *Mariage de Luther*, *l'Apôtre*, *la fille de Roland*, les *Noces d'Attila Malomet*. Souvent couronné par l'Académie française, il avait plusieurs fois tenté d'obtenir la suprême couronne qui lui est enfin échue.

M. Thureau-Dangin, n'étant pas un homme de théâtre, est, naturellement, beaucoup moins connu du grand public que M. de Bornier, et que bien d'autres, qui ne valent ni M. de Bornier ni M. Thureau-Dangin. Il est l'auteur d'une *Histoire de la monarchie de Juillet*, œuvre vaste et consciencieuse qui lui coûte de longues années de labeur. Avant de devenir historien, M. Thureau-Dangin fut journaliste et journaliste de talent. Après le 4 septembre 1870 M. Thureau-Dangin fut candidat de droite aux élections pour l'Assemblée nationale. N'ayant pas été élu, il combattit, dans le *Français*, pour le parti qui avait comme chef M. le duc de Broglie, son grand ami et maintenant son confrère.

Elizabeth demandait à un ministre ce qui s'était passé au conseil :

—Quatre heures, madame.

—Votre mari est l'homme le plus charmant que j'aie rencontré. Le laissez-vous agir à sa guise toujours ?

—Il le croit.



Mde ANNA SUEHRLAND

Kalamazoo, Mich., avait des erasures dans le cou, ou depuis sa 10ème année lui causant de grandes souffrances. Si elle prenait le rhum, elle ne pouvait marcher deux longueurs de maison sans tomber de faiblesse. Elle prit de la

SARSEPAREILLE DE HOOD

Et maintenant elle est débarrassée de tout cela. Elle en a pressé plusieurs de prendre la *Sarsépareille* de Hood et ils ont aussi été guéris. Cela vous fera du bien.

Les PILULES DE HOOD guérissent les maladies du Foie, la jaunisse, les maux de tête, de bile, les aigreurs d'estomac, les nausées !

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres et à prix courant.—Téléphone Bell, 728

LOSERIE DU PEUPLE

Le porteur du billet No 88 691 Mr F. R. Vinet, comptable chez Mr Kent et Turcootte, 7, Place d'Arme, a gagné le prix capital de \$1500.00 au tirage du 28 février.

CHOSSES ET AUTRES

—On annonce d'Ottawa la mort de Mme Garneau, veuve de l'historien, à l'âge de 85 ans.

—Le Général P. S. T. Beauregard, qui vient de mourir, était le dernier général survivant de la dernière guerre civile aux Etats-Unis.

—On demande au ministre des postes à Ottawa de fournir une carte postale canadienne plus grande et plus présentable que celle qu'il fournit actuellement.

LOTERIE DU PEUPLE

\$500.00

James Banks, de la station Windsor, C.P.R., porteur du billet No 69,316, au tirage du 28 février, a gagné \$500.00.

—La France possède 522 navires de guerre, et, d'ici à 1897, ce nombre sera augmenté jusqu'à 571. Le ministre de la marine a demandé à la Chambre de voter sans hésitation les crédits nécessaires pour la défense du pays.

—La législature de l'Alabama vient d'interdire complètement la vente de la cigarette dans tout l'Etat sous peine d'une amende de \$10 à \$50 ou un emprisonnement de 30 jours. D'après cette loi on ne pourra pas non plus fumer la cigarette en public.

LOTERIE DU PEUPLE

\$125 00

Alfred Bouchard, 179, rue St-Paul, porteur du billet No 64,704 au tirage du 28 février, a gagné \$125.00.

—La durée moyenne de la vie aux Etats-Unis est de 41 ans pour les boutiquiers, 43 ans pour les charretiers, 44 ans pour les marins, 47 ans pour les hommes de métier, 48 ans pour les marchands, 52 ans pour les avocats, et 64 ans pour les fermiers.

—L'église catholique a un espace de 20,000 pieds carrés sur le terrain de l'exposition, à Chicago, pour son usage. L'église Méthodiste n'ayant que 400 pi-nds se propose de ne pas être représentée à l'exposition. Ce refus de sa part semble sentir la jalousie.

—Il ne reste plus que treize médaillés de Ste Hélène. Le plus jeune a 93 ans, le plus vieux 106. Ce dernier vit à Lyon, France, dans un hôpital d'invalides. Il a servi sous Napoléon 1er, en Egypte, a traversé les Alpes avec lui, a pris part à la guerre de la péninsule, a fait la campagne de Russie et a combattu finalement à Waterloo avec la garde impériale.

LOTERIE DU PEUPLE

\$50 00

Adélar Perrault, 116, rue Wolfe, porteur du billet No 65,026 au tirage du 28 février, a gagné \$50.00.

—Le repas les plus cher qui ait jamais été servi, d'après l'histoire, fut un souper donné par Eius Verus, l'un des plus extravagants Romains des derniers jours, à une douzaine

d'invités. Ce repas coûta tout près d'un quart de million de piastres. Le banquet célèbre donné par l'empereur Vitellius en l'honneur de son frère Lucius, vers la même époque, coûta un peu plus de \$200,000.

AMPLEMENT ENDOSSÉE

Est la réclame de la Sarsepareille de Hood, s'adressant au sens commun, réfléchi, des gens qui pensent; tellement bien cautionnée toujours que dans le monde de la finance elle serait reçue sans aucune hésitation. Ces témoignages établissent que CELLE DE HOOD GUÉRIT

Les Pilules de Hood guérissent les maladies du foie, la bile, le mal de tête, la constipation.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UNE DOSE



Remède contre la toux 25c. 50c. \$1 Guérit la Consommation, la Toux, le Croup, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie. Vendu par B. E. McGALE



10 cents — BILLETS — 10 cents PROCHAIN TIRAGE

Mardi, les 14 et 28 Mars 1893

PRIX CAPITAL \$1,000.00

NOMENCLATURE DES LOTS

Table with 3 columns: Lot value, Quantity, Total value. Includes entries like '1 Lot valant... \$1,000.00' and '100 Lots valant... \$2.50'.

2934 Lots valant... \$5,298.00

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue St-Laurent P. O. Boite 987. MONTREAL

Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.

LEÇONS de FRANÇAIS

PAR UNE MÉTHODE NOUVELLE

Privées, en classes, à résidence. Travaux de traduction et rédaction. S'adresser, de 2 hrs à 5 hrs et de 7 hrs à 10 hrs du soir, à M.

Louis Tesson ou à M. Durkee

2269, RUE STE-CATHERINE

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

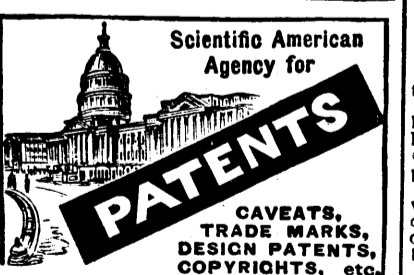
P.S.—Embellage gratuit et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: 'Une de mes amies me conseilla d'essayer le 'Régulateur de la Santé de la Femme' du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme.' A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes 'Females Porous Plasters' (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union Postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Souffler, Paris France



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises d'clares, être partie de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La. Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuel et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérans et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimile de nos signatures attachés dans les annonces.

Handwritten signatures and names: Est..., J. E..., M. B...

Nous, les sousignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk Jno. M. O'Connor, Prés. Sta. National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 14 MARS 1893

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

Table titled 'LISTE DES PRIX' showing various prize amounts and their frequencies, such as '1 PRIX DE \$75,000 est... \$75,000'.

PRIX APPROXIMATIFS

1,998 PRIX DE 20 sont... \$39,96

3,434 prix se montant à... \$265,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux centième \$2; Un centième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou sur quiva ent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents reçus partout IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour le quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez: PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès avait dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS les Loteries nous nous servons des compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Troisième Partie

LE GRAND CHEF DES NAGARNOOKS

—Tenez, monsieur le comte, ajouta le Canadien, ma confiance est si entière, que je suis certain qu'avant demain soir, en appuyant notre oreille contre les roches, nous entendrons le bruit des travailleurs venus à notre secours ; car vous savez comment les sons les plus faibles se répercutent sur les masses rocheuses.

—Bien ! mon brave Dick ; mais si rien de tout cela n'arrive ?

—Eh bien, alors, répondit le Canadien, à la garde de Dieu ! Je ne suis pas grand clerc ; mais je lirai volontiers dans le gros livre de M. Gilping ; j'ai toujours vécu en honnête homme, et s'il faut partir pour le voyage, je serai prêt. Cependant, fit-il en se frappant le front, quelque chose me dit que notre dernière heure n'est pas arrivée.

CHAPITRE V

L'avis de Gilping.—Perdus sans retour.—Retour de Black.—Les rêves du prédicant.—Dernières tentatives.—Le tunnel.—Dick ne revient pas !

C'était au tour de John Gilping d'exprimer son opinion.

—Monsieur le comte, dit-il en souriant, c'est à moi maintenant de formuler mon opinion, et je vais le faire en connaissance de cause.

Ainsi qu'on a pu le remarquer, c'était toujours à Olivier que Gilping adressait la parole en premier lieu. Partisan, comme tout véritable Anglais, des hiérarchies sociales, il n'avait garde de les oublier, même à quinze cents mètres sous terre et dans une situation qui semblait devoir égaliser toutes les situations.

Il continua :

—Je suppose, gentlemen, ou plutôt j'ai tout lieu de supposer, que nous n'aurons pas besoin de l'aide des Nagarnooks pour sortir d'ici, et que nous aurons revu la lumière du jour bien avant que nous ayons épuisé nos provisions.

Les compagnons du géologue avaient en ce moment fait si complètement le sacrifice de leur vie, ne comptant, du reste, que faiblement sur la lueur d'espoir que le Canadien avait tenté d'éveiller dans leurs cœurs, qu'ils regardèrent master Gilping comme s'il venait d'être subitement atteint de folie.

L'Anglais parut le remarquer, car il leur dit aussitôt :

—Aoh ! je suis en possession de toute ma liberté d'esprit ; faites-moi seulement l'honneur de quelques minutes d'attention.

Il leur développa alors toute une série d'observations, d'une façon si simple et si claire qu'il leur fit bientôt partager la conviction dont il était animé, et un éclair de joie vint dissiper la tristesse sur leurs visages assombrés.

—Ainsi, monsieur, répondit Olivier d'Entraygues pour s'assurer qu'il avait bien compris, vous croyez que toutes les excavations et fissures qui crevassent en cet endroit l'écorce terrestre sont le produit d'une énorme poussée de matières en fusion, qui se sont ramifiées à mesure qu'elles approchaient de la surface, écartant les roches sur leur passage, et ont fini par se réunir de nouveau sur un point où la force d'expansion des vapeurs qu'elles dégagèrent ont produit l'immense soufflure ou crypte dans laquelle nous nous sommes reposés ce matin.

—Vous avez parfaitement compris, monsieur le comte, et je suppose que, s'il vous vient en l'esprit la moindre objection, vous voudrez bien me la faire connaître, et dans ce cas j'essayerai de dissiper vos doutes.

—Je n'ai pas à vous en faire, monsieur Gilping, et je ne résume vos paroles que pour les mieux comprendre. Il résulterait de cela que toutes les fissures vont se réunir dans cette immense excavation, et qu'il nous suffit d'en trouver une assez développée pour nous donner passage, pour que nous puissions nous considérer comme sauvés.

—Parfaitement, monsieur le comte.

—Eh bien, M. Gilping, votre raisonnement est si logique...

—Plus que logique, monsieur le comte, plus que logique ; il s'appuie sur des faits géologiques indiscutables : la marche de la lave, uniforme dans sa direction, m'indique que toutes ces ramifications ont suivi la même pente et doivent aboutir au même lieu.

—Raison de plus alors pour vous dire, monsieur Gilping, que vous m'avez absolument convaincu et que nous pouvons vous considérer comme notre sauveur.

—C'est à la science qu'il faut rendre hommage, monsieur le comte ; elle seule a guidé mes déductions, et à moins de phénomènes imprévus qui soient venus tout à coup bouleverser la marche régulière des matériaux en

fusion, nous pouvons être sûrs que ces galeries correspondent toutes plus ou moins directement avec l'excavation centrale.

—Soit, M. Gilping, nous rendrons hommage à science ; mais nous n'oublierons pas, dans les remerciements que nous lui adressons du fond du cœur, de la confondre avec le savant.

Laurent et le Canadien, dont l'esprit moins cultivé était par cela même moins accessible à ces explications techniques, n'en comprenait pas aussi bien la valeur que le jeune homme ; mais sa confiance les avait gagnés, et c'est avec une respectueuse admiration qu'ils regardaient maintenant celui que l'originalité de son caractère avait fait considérer si longtemps par eux comme un personnage grotesque et gênant.

John Gilping jouissait véritablement de son triomphe ; aussi, dans sa joie, entonna-t-il immédiatement le psaume célèbre consacré aux élus qui seront appelés à voir Jérusalem céleste ; et, ayant tiré son instrument de son manteau de cuir, les sons perçants de la clarinette alternèrent avec les notes profondes de sa voix de basse, faisant retentir l'écho des souterraines solitudes.

C'était toujours singulier, étrange même, mais ce n'était plus ridicule.

Le grotesque touche parfois au sublime ; il y avait de l'un et de l'autre dans toutes les actions de John Gilping, le représentant le plus complet de cette race qui impose aux faibles ses balles de coton à coups de mitraille, brûle Copenhague, Alexandrie, Pékin, et s'endort les pieds dans le sang et la tête sur la Bible.

Pendant qu'Olivier considérait avec étonnement ce singulier personnage et que mille pensées divers venaient agiter son esprit, un bruit lointain et vague comme ces cris indétinissables qu'on entend parfois, le soir, sur les grèves ou à la lisière des bois, quand les chiens ramènent les troupeaux attardés et que leur voix n'arrive au voyageur que sur une bouffée de vent, vint tout à coup le faire tressaillir.

—Écoutez ! écoutez ! fit-il, pâle et tremblant, à Dick et Laurent qui se tenaient près de lui.

Les deux hommes prêtèrent l'oreille et le même bruit les frappa.

Bientôt il devint plus distinct.

—On dirait les aboiements d'un chien sur une piste, fit le Canadien.

Le cri cependant ne se dessinait pas assez, vu la distance d'où il était poussé, pour qu'on fût sûr de sa provenance.

Chacun écoutait, haletant.

John Gilping lui-même s'était tu, oubliant et ses psaumes et sa clarinette devant l'émotion générale.

Tantôt les cris faiblissaient au point de ne plus arriver que comme une série de plaintes à peine perceptibles, tantôt ils reprenaient un peu de corps, mais sans se noter assez pour qu'on pût reconnaître leur direction.

—C'est bien un chien, répétait le Canadien, dont l'oreille, plus exercée par sa vie errante à travers les bois, distinguait mieux les inflexions de la voix.

Mais bientôt le doute ne fut plus permis.

—C'est Black ! s'écria Olivier, au comble de l'émotion ; Black, enfoui comme nous dans les excavations volcaniques, peut-être même dans la partie comprise entre les deux explosions !

Les aboiements de l'animal, qui se rapprochaient de plus en plus, vinrent détruire cette dernière supposition du jeune comte.

—Aoh ! c'est votre chien, je suppose, M. d'Entraygues ; n'ayant pu venir nous retrouver par le tunnel où nous sommes, il a pris d'instinct une autre voie, et il arrive par une des fissures latérales. Le tout est de savoir s'il pourra arriver jusqu'à nous.

On comprend l'importance de l'événement : si le chien parvenait à rejoindre son maître, c'était la preuve la plus complète que l'on pût faire de la certitude des déductions de Gilping, qui n'avaient encore pour elles qu'un certain degré de vraisemblance scientifique, et c'était en même temps le salut assuré, car là où aurait passé Black un homme pourrait également passer, dût-on pour cela donner quelques coups de pic de mineur pour élargir la voie.

Les aboiements paraissaient venir tantôt d'en haut, presque au-dessus des captifs, tantôt d'en bas, ce qui semblait démontrer qu'il descendait ou montait, suivant les méandres d'une crevasse irrégulière.

Le Canadien en fit la remarque.

Mais Gilping, avec son impassible autorité, vint détruire cette supposition.

—Ce n'est qu'une illusion d'acoustique, répondit-il. La voix nous arrive tantôt plus forte, tantôt plus faible, dans des directions qui paraissent opposées en raison de la facilité plus ou moins grande de transmissibilité du son dont jouissent les différentes couches minérales qu'il traverse ; à travers la lave spongieuse et garnie de petites soufflures comme la pierre ponce, la voix nous arrive sourde et étouffée ; à travers le porphyre cristallisé, elle paraît forte et sonore ; à travers les carbonates calcaires, elle est blanche, c'est-à-dire sans inflexion, et paraît lointaine.

L'anxiété était au comble.

Bientôt les cris, qui se succédaient sans interruption, comme ceux d'un courant qui vient au pied, devinrent si clairs et si accentués, qu'il fut évident pour tous qu'avant deux minutes le chien déboucherait dans l'excavation où se trouvait son maître, si rien ne venait gêner sa marche.

A ce moment, Olivier saisit rapidement le sifflet d'or qui servait à appeler l'animal et en tira trois coups retentissants.

Un aboiement joyeux répondit à cet appel, puis succéda une série de cris semblables à ceux que pousse le chien qui s'aperçoit que le lièvre forcé ralentit son allure et va devenir sa proie, et, presque au même instant, l'intelligente bête déboucha d'un bond dans le souterrain par la fissure que que John Gilping venait d'examiner quelques instants auparavant.

—Black ! Black ! mon bon chien ! exclama Olivier ivre de joie.

Et l'animal, mouillé, tout souillé de boue, de poussière et de matières bitumineuses, vint tomber à ses pieds ; il ne jappait plus, mais hurlait de bonheur, comme un chien perdu qui retrouve son maître après une longue séparation.

Olivier le prit dans ses bras et, malgré l'état où il se trouvait, le couvrit de caresses et de baisers. Mais, en l'élevant à lui, le jeune homme ne put retenir une exclamation où l'étonnement se mêlait à la joie : l'animal tenait dans sa gueule le portefeuille qu'il croyait perdu.

Ce fut pendant quelques instants un concert général de félicitations, que la pauvre bête semblait comprendre car il rendait avec usure les caresses que chacun lui prodiguait à l'envi.

Rien ne manquait dans le précieux portefeuille, ni les lettres de Russie, ni la grande torsade de cheveux cendrés, ni, enfin, le portrait qu'Olivier voulait montrer à Dick et qui résumait en lui le plus doux et en même temps le plus pénible des souvenirs.

La joie débordait au cœur de tous : à la presque certitude d'une mort affreuse et ignorée avaient succédé d'abord l'espérance, puis enfin le salut, qui apparaissait comme une véritable résurrection. A ce moment, par une réaction facile à comprendre, les fugitifs furent saisis d'une sorte de folie d'expansion, et, tombant dans les bras les uns les autres, ils se mirent à s'embrasser, à danser, à sauter, en poussant des cris joyeux, et le brave Gilping, qui n'avait pas quitté sa clarinette, se mit à jouer comme d'instinct une gigue écossaise, en sautant sur un pied comme les joueurs de biniou napolitain.

N'étaient-ils pas vraiment excusables d'avoir un peu perdu la tête ? N'étaient-ils pas vraiment dans la situations d'un cataleptique enterré par mégarde, avec la conscience de sa situation, et qui entend tout à coup au-dessus de sa tête les premiers coups de marteau qui viennent déclouer son cercueil ?

Quelque courageux que l'on soit, on ne se voit pas, sans un léger transport cérébral, passer aussi rapidement de la mort à la vie.

Tout à coup, John Gilping s'arrêta.

—Aoh ! je suppose, dit-il avec un accent de bonne humeur que ses compagnons ne lui connaissait pas encore, oui, je suppose que c'est la première fois qu'on a donné un bal à six mille pieds sous terre.

Un éclat de rire général accueillit cette boutade, qui parut à tous, dans la situation où on se trouvait, un trait d'esprit d'une délicatesse extrême.

Enchanté de son succès, John Gilping proposa immédiatement un petit lunch nocturne qui fut accepté avec enthousiasme. Les meilleures boîtes de conserves furent ouvertes avec toutes les variétés de pickles, leicester-sauce, de conserves de piments et autres ingrédients que l'Angleterre a inventés pour exporter et colporter la gastrite britannique autour du monde.

Inutile de dire que, une heure après, le brave Gilping avait fait de si fréquentes et longues visites au brandy, au gin et au whisky, qu'il dormait profondément étendu à sa place habituelle, entre les pattes de l'humble Pacific, rêvant qu'il venait d'être nommé roi d'Australie par toutes les tribus assemblées, et que coiffé d'un casque en plumes, sa clarinette à la main en guise de sceptre il rendait comme feu saint Louis, la justice sous un eucayptus. Il venait de décréter l'usage gratuit et obligatoire de la Bible et du brandy dans ces États, mesure qui, dans sa dernière partie du moins, n'aurait pas manqué de lui attirer une immense popularité, lorsqu'il s'éveilla.

Ses compagnons attendaient ce moment avec un véritable anxiété. Maintenant que la communication des ramifications souterraines avec la grande crypte avait été prouvée par le passage de Black, ils ne songeaient qu'à une chose, sortir au plus tôt du tombeau de pierre où ils avaient failli être ensevelis vivants.

Gilping, tout en partageant leur impatience, fut d'avis qu'il fallait d'abord explorer deux ou trois des grandes fissures qui s'ouvraient dans l'excavation où ils se trouvaient ; car l'état de Black à son arrivée, avec sa robe tachée de boue et de matières bitumineuses, lui faisait supposer que l'animal avait dû ramper dans des parties trop resserrées pour permettre le passage de la petite troupe et des animaux.

—M'est avis, M. Gilping, intervint le Canadien, que nous devrions d'abord nous inquiéter de gagner la crypte, coûte que coûte ; une fois monsieur le comte en sûreté, ou débarrassé de l'obsession nerveuse que ces lieux lui causent, je me charge de revenir avec quelques Nagarnooks sauver les animaux. Je suis à peu près certain que ces lieux ont dû être explorés en tous sens par quelques indigènes, car je me souviens que Willigo m'a dit un jour qu'il pourrait y cacher, en cas de besoin, toute sa tribu. Il serait donc plus prudent, je crois, de suivre la marche que je viens d'indiquer.

—Votre pensée complète la mienne, Dick, répondit John Gilping, nous devons songer à nous d'abord ; mais j'estime qu'il ne serait pas prudent de nous engager à fond dans la route suivie par Black car l'animal me paraît avoir surmonté des difficultés dont nous ne viendrons pas à bout aussi facilement. Or, par l'inspection sommaire de quelques-unes des excavations secondaires, je crois que je pourrai me rendre compte, à peu de chose près, du volume qu'elles devront conserver sur leur parcours. La masse gazeuse,

en se dilatant, a dû produire des écartements différents selon la matière des terrains ; ce sont ces terrains qu'il s'agit d'examiner.

Cette opinion était d'une telle sagesse qu'elle fut adoptée immédiatement sans conteste.

Il ne restait plus qu'à hâter les préparatifs de départ. Les bagages du mulet furent déchargés, et chacun se munit d'un pic de mineur, d'un fanal avec une demi-douzaine de bougies de rechange, d'une petite boîte de matches américains pour avoir de la lumière à volonté, et de trois jours de vivres en chocolat, biscuit et extraits de viande concentrés, ce qui, avec le carabine à répétition et ses munitions faisait une charge suffisante sans qu'elle eût rien d'exagéré.

Le Canadien prit, en outre, une petite échelle de corde munie de ses crampons.

Ceci fait, le mulet et Pacific furent, à l'aide d'un crochet enfoncé dans la roche, attachés à une faible distance l'un de l'autre pour que l'idée ne leur vint pas de vaguer dans le souterrain dès qu'ils se verraient seuls, et on ouvrit devant chacun deux caisses de biscuit, que le Canadien eut la précaution d'inonder d'eau, pour leur donner en même temps les vivres et la boisson. L'eau qui suintait, du reste, assez abondamment sur le rocher devait suffire, en cas de nécessité, à éviter aux pauvres bêtes le supplice de la soif.

Gilping avait ajouté à son bagage sa Bible et son inévitable instrument, dont pour rien au monde il n'eût consenti à se passer.



Le chien tenait un objet dans sa gueule.—(Page 34, col. 1)

Toutes ces précautions prises on se mit en marche non sans une certaine émotion, car bien que nul ne doutât du résultat final, on prévoyait, non sans raison peut être, que le succès pourrait bien ne s'obtenir qu'au prix des plus grandes difficultés. La direction de l'expédition fut confiée sans conteste à Gilping, et il fut décidé qu'on ne tenterait rien sans son agrément.

La fissure qui avait donné passage à Black fut visitée la première ; c'était la plus rapprochée, et il était naturel de commencer par elle, bien que Gilping fondât peu d'espoir sur sa viabilité.

Nos pionniers furent obligés de s'y introduire un à un à la file indienne car ils n'auraient pu y marcher deux de front sans se gêner mutuellement. Il n'avait pas fait cent mètres que Gilping, qui tenait la tête avec Dick, constata l'impossibilité de continuer d'avancer ; l'excavation s'en allait en entonnoir, et il eût fallu se mettre à plat ventre si l'on eût persisté à tenter le passage.

Le Canadien demande cependant la permission de se livrer à un examen plus approfondi.

—Il se pourrait, dit-il, que nous rencontrassions plus loin des difficultés plus grande encore, et il me semble sage de voir si réellement cette fissure devient aussi rapidement impraticable.

La justice de cette réflexion ayant été reconnue, le Canadien se débarrassa de tous les objets qui pouvaient le gêner, et, se couchant sur le sol, se mit à ramper dans l'étroit boyau en tenant son fanal devant lui ; pendant quelques instants on put suivre sa marche, grâce au reflet lumineux qui se répercutait sur les roches vitreuses ; mais le rayon de lumière alla peu à peu en s'affaiblissant et finit par disparaître entièrement.

LA BELLE TENEBREUSE

QUATRIÈME PARTIE

LE JOUEUR D'ORGUE

—C'est déjà une observation. Oh ! si vous aviez été mieux caché ! nous saurions peut-être la vérité, à l'heure qu'il est.

—Que voulez-vous... je ne savais pas où je me trouvais... J'avais la tête si lourde... Le kirsh, voyez-vous, le kirsh ! !

—Le jour de l'assassinat de Valognes, nous sommes venus avec M. Gérard, M. Beaufort et M. Laugier jusqu'à la Mare aux Biches... nous n'avons rien découvert... Avec Locmor, le brigadier forestier, nous avons parcouru tous les alentours, et nous n'avons rien trouvé non plus.

—Que cherchez-vous ?

—Le sac en cuir dans lequel M. Valognes avait enfermé les quatre cent cinquante mille francs touchés par lui dans la journée chez Me. Parlanget, le notaire.

—C'était naïf de le chercher. L'assassin l'a emporté, ce sac en cuir.

—Non, car l'assassin gravement blessé d'un coup de revolver par Valognes, et perdant beaucoup de sang, l'assassin, ne sachant pas s'il n'allait pas perdre connaissance avant d'être en lieu sûr, s'il n'allait pas se compromettre, en un mot, a dû cacher cette fortune dans la forêt...

Glou-Glou était devenu pâle.

—Vous dites que l'assassin a été blessé par M. de Valognes ?

—Oui.

—C'est prouvé ?

—Par le docteur et par les indices retrouvés... C'est même une des preuves relevées contre M. Beaufort.

—En effet... Ah ! mais, ah ! mais, je comprends, alors, je comprends...

—Ah ! ah ! dit Pinson intéressé... Et peut-on savoir ?

Glou-Glou s'arrêta, réfléchit ; puis, après un assez long silence :

—M. Pinson, j'ai promis à M. Gérard de ne rien faire sans son consentement et de lui confier, à lui seul, tout ce que je découvrirais. Faites moi, à votre tour, une promesse.

—Tout ce que vous voudrez.

—Promettez-moi que nous préviendrons M. Gérard avant toute autre personne—avant même le juge d'instruction...

—C'est grave... ce que vous me demandez.

—Si vous hésitez, je ne dirai plus rien.

—J'accepte ; quel que soit le moyen, je suis bien sûr d'arriver du châtiment.

—Oui, je comprends tout, maintenant, dit Glou-Glou. Savez-vous, la nuit du meurtre, quel est l'homme que j'ai rencontré sur la route, au sortir de la forêt, au sortir de ce chemin même qui est là, à deux pas de nous ? Savez-vous qui j'ai rencontré, gémissant à fendre l'âme, se traînant misérablement... tombant presque à chaque pas... se relevant avec peine, les mains la poitrine, les vêtements pleins de sang et de boue... Savez-vous quel était cet homme ?

—Daguerre ?

—Oui, Daguerre... Celui-là qui était près de nous tout à l'heure...

—Plus de doute, c'est Daguerre l'assassin !...

—Prenez garde, dit Glou-Glou, vous avez accusé M. Beaufort... prenez garde de vous tromper encore...

—Eh ! l'explication est simple... le revolver de Beaufort, c'est Daguerre qui l'a pris chez son associé... Daguerre est ruiné... Daguerre était chez Me Parlanget quand Valognes a touché les 450,000 francs... Daguerre a été blessé par Valognes... C'est Daguerre que soigne le Dr Gérard... Daguerre partout, Daguerre toujours... M. Gérard le sauve, retire la balle de la blessure !... Des doutes se sont élevés dans son esprit et il veut les éclaircir... Il vient au Palais de Justice... Il se fait présenter le pistolet dont s'est servi Valognes pour riposter contre l'assassin. Un coup a été tiré. Le médecin compare le projectile extrait de la blessure au calibre du revolver. Sa conviction est formée. Malheureusement, le secret professionnel le lie, l'enchaîne. Il ne peut rien dire, rien. Comme il a dû souffrir, le pauvre garçon. Je comprends tout, aussi, moi, Glou-Glou, je comprends tout...

C'est clair comme le jour... Le docteur a la loyauté rigide du vrai médecin, mais il est aussi un honnête homme. Il ne peut livrer son secret, et, d'autre part, il ne peut laisser condamner un innocent. Que faire ? Il se doute que Daguerre commettra quelque imprudence. L'honneur ne lui défend pas de profiter des révélations qui lui seraient faites en dehors de sa profession. Et voilà pourquoi, Glou-Glou, vous avez été chargé de surveiller ce misérable et de rendre compte à M. Gérard de ses moindres démarches.

Pinson, très nerveux, se frottait les mains.

—Enfin, nous allons donc débrouiller cette affaire.

—N'oubliez pas votre promesse, monsieur Pinson.

—Ne craignez rien, Glou-Glou, c'est sacré. En somme, ce secret, c'est le nôtre, il nous appartient à tous les deux. Nous n'en userons pas l'un sans l'autre.

—C'est qu'il y a là, voyez-vous, M. Pinson, un intérêt supérieur peut-

être à celui de la justice... dit le joueur d'orgue, d'une voix très grave et très émue... Il y a là tout un drame que vous ne connaissez pas et dont j'ai été jadis, il y a vingt-six ou vingt-sept ans, le confident... Daguerre est père naturel de M. Gérard... mais il ne l'a jamais reconnu, car il a abandonné sa fiancée alors qu'il la savait mère, parce que la pauvre enfant venait de perdre sa fortune !

—Le misérable ! En voilà un que je verrai guillotiner avec plaisir... Couic ! Il ne l'aura pas volé !... Le père de M. Gérard... Quelle complication !... Que de tristesses !... Le sait-il, lui, le docteur ?

—Je l'ignore, M. Pinson... mais c'est probable.

—Et qu'est-ce qui vous le fait croire ?

—Daguerre, s'il a reconnu Mme Langon, sait que Gérard est son fils. Et ce secret, s'il le fait partager par Gérard, est pour lui une sécurité de plus. A-t-il reconnu Mme Langon pour sa fiancée d'autrefois ? Qui le dira ?

—Agissons donc sans nous en préoccuper.

—Qu'allons-nous faire ?

—Eh ! pardieu... préparer le piège où Daguerre viendra se prendre. Car, résumons la situation, ami Glou-Glou. Le docteur, vous et moi, nous sommes sûrs de la culpabilité de Daguerre...

—Oh ! oui...

—Mais supposons que nous allions trouver M. Laugier, que lui dirions-nous ? Que nous avons rencontré M. Daguerre se promenant de bon matin en forêt d'Halatte et venant à la Mare aux Biches se rafraîchir les pieds ? Car c'est tout ce que nous pourrions dire... Vous ajouteriez que vous l'avez rencontré faible et se traînant sur la route... mais vous pensez bien que Daguerre a eu tout le temps de forger une histoire depuis cette nuit-là. Ça ne suffit donc pas, notre certitude morale, car il faut que nous comptions toujours sur le silence obstiné de M. Gérard... Il faut que nous le négligions, M. Gérard, comme s'il n'existait pas... et que nous arrivions devant le juge—ou devant le docteur, puisque c'est entendu—en disant : " Vous n'avez pas dévoilé votre secret. Votre honneur est sauf. Nous avons cherché, nous, et nous avons trouvé. Voici l'assassin et voici la preuve de son crime ! "

—Je suis prêt à suivre vos conseils.

—Nous allons d'abord nous assurer d'une chose importante.

—Laquelle ?

—Je vous disais tout à l'heure que nous avions vainement cherché le sac aux écus de M. Valognes... mais il y a une raison pour que nous ne l'ayons pas trouvé dans la forêt.

—Ah !

—Oui, c'est qu'il est dans la mare !...

Et Pinson eut un gros rire.

—Dans la mare, je le répète... et je parie une bouteille de vin.

—Je ne tiens pas le pari, dit Jan-Jot, parce que je perdrais, et puis, vous savez le vin, c'est comme le kirsh, ça ne me réussit pas.

—Cherchons donc... Pataugeons là-dedans... Daguerre nous a frayé le chemin.

Ils se levèrent. Ils entrèrent dans l'eau... Quand ils furent à peu près à l'endroit où s'était arrêté Daguerre, au lieu d'avancer ensemble, ils s'écartèrent et se mirent, chacun d'un côté, à piétiner dans l'eau et la boue avec conviction.

Mais ils ne trouvaient rien.

Une demi-heure se passa ainsi, en recherches inutiles.

—Est-ce que je me serais trompé ? murmura l'agent. Mais alors si je me suis trompé sur ce détail, mon échafaudage d'inductions va craquer de toutes parts... Et c'est impossible !...

Ils parcouraient l'étang en tous les sens.

Ils avaient l'eau jusqu'à mi-jambe.

Tout à coup Glou-Glou s'arrêta et appelle Pinson.

—Hé ? que nous sommes bêtes, M. Pinson.

—Merci. Pourquoi ?

—Parce que nous ne cherchons justement pas où il faut chercher.

Et montrant les grands joncs en touffe au milieu de la mare :

—S'il y a quelque chose de caché là-dedans, c'est dans les joncs que nous le trouverons. Ce n'est pas votre avis ? (voir gravure, p. 97).

—C'est bien possible.

—Arrivez.

Il se rapprochèrent. Tous deux fouillèrent l'endroit désigné.

Glou-Glou, bientôt, laissa échapper un cri de triomphe.

—Je le tiens !

—Quoi ?

—Le sac.

—Ah ! tonnerre, retirez-le...

Et Jan-Jot ramena hors de l'eau une petite valise en cuir, hermétiquement close par une fermeture de nickel à double ressort.

Ils sortirent de l'eau. Ils ne s'inquiétaient guère ni du froid, ni de la boue. Ils étaient tout à leur découverte.

—Tenez M. Pinson, vous avez vos deux bras et vous savez probable-

ment comment ces choses-là s'ouvrent... Regardez si par hasard il ne resterait que l'enveloppe et si le mogot ne serait pas envolé.

—C'est bien improbable

Pinson fit jouer le sessor. Le sac s'entrouvrit. L'humidité avait à peine pénétré dans l'intérieur. Tous les billets étaient là, intacts. L'agent referma la valise.

—Replaçons-la précieusement à la même place, dit-il.

Il laissa la valis retomber dans l'eau et ramena les joncs pardessus.

—Nous n'avons plus qu'à nous en aller.

Et quand ils furent hors de l'étang.

—Voyez-vous, Glou-Glou, la preuve qu'il nous faut, la voici... le sac aux écus... Si nous l'emportons, nous ne prouvons rien, et nous faisons comme ce bonhomme de la fable qui, possédant une poule qui pondait des œufs d'or, n'a pu y tenir longtemps et l'a tuée pour voir si elle ne renfermait pas un trésor... Si nous le laissons, au contraire, nous rencontrerons un jour ou l'autre Daguerre qui reviendra, cela est certain, il faut nous y attendre... Il ne laissera point pourrir ici cette fortune pour laquelle il a commis un crime... car, remarquez, Glou-Glou, qu'il ne vous redoute pas, j'en suis assuré... S'il s'était senti perdu tout à l'heure quand il vous a reconnu, il aurait pris la fuite... S'il avait connu vos soupçons, il n'aurait jamais eu assez de sang-froid pour s'en aller ainsi tranquillement comme il l'a fait, en allumant un cigare... Il a certainement pris votre présence ici pour un hasard, et ce qui prouve, en somme, qu'il avait raison...

—C'est que le hasard, en effet, a tout fait.

—Donc, il reviendra. Quand ? Je n'en sais rien... Demain, cette nuit ou dans quinze jours...

—Que faire ?

—Surveiller la place, constamment, nuit et jour, et nous entourer de toutes les précautions imaginables. Cette surveillance sera très difficile. Si nous étions à Paris, ce serait aisé. A Paris, il existe mille ruses dont nous pourrions nous servir. A Creil même, ce serait encore moins difficile. Ici, la chose m'apparaît comme très périlleuse. Voici une mare entourée de bois. Dans cette mare est cachée la preuve d'un crime. L'assassin, lorsqu'il viendra pour enlever cette preuve, commencera par tourner autour de l'étang. Il battra chaque touffe de bruyères, de fougères, chaque buisson, chaque broussaille ; pas un coin qu'il n'aura visité pour s'assurer que cette fois les environs sont déserts. Il reviendra en pleine nuit, peut-être, —mais plus probablement en plein jour, car la nuit la mare est fréquentée par des braccioni, puis ceux qui auraient intérêt à le surveiller le suivraient plus facilement, grâce à l'obscurité. Le jour, au contraire, il peut tout voir. Si un danger le menace, il s'en rendra compte et s'esquivera. Donc, il ne faut pas songer à la possibilité de surveiller comme nous l'avons fait aujourd'hui. Il faut nous y prendre autrement.

—Je ne vois pas comment nous pourrions faire.

—Pour le quart d'heure, je resterai ici...

—Et moi ?

—Vous allez partir et vous ferez diligence.

—Où irai-je ?

—D'abord et tout droit, chez M. Gérard.

—Je comprends. Je lui dirai ce qui s'est passé.

—C'est ce a.

—Et ensuite ?

—Vous reviendrez à l'auberge du Rendez-vous des Chasseurs, et vous prierez Vatin, de ma part, de vous prêter une bêche... Souvenez-vous de lui dire que c'est de ma part... non pas de celle du charbonnier ou de l'Alsacien, mais de celle de Pinson.

—Et qu'est-ce que je ferai de cette bêche ?

Vous me l'apporterez tout de suite... Ah ! ce que je voudrais que vous m'apportiez aussi, c'est quelques provisions de bouche, pour vous et pour moi, Glou-Glou, et une couverture chaude. Les nuits sont froides, et il est possible que je ne revoie pas mon lit avant plusieurs jours. Pour vous, Glou-Glou, vous vous arrangerez comme vous le jugerez bon. Seulement je vous préviens que notre surveillance sera pénible. Il faudra oublier la fatigue en vue du succès final. Du reste nous pourrions dormir à tour de rôle.

Glou-Glou, muni de ces recommandations, s'éloigna.

Une heure et demie après, il était chez le docteur Gérard.

Il le mettait au courant des événements qui venaient de se passer.

—Enfin ! s'écria le docteur... M. Beaufort sera peut-être sauvé.

Le médecin courut chez le juge d'instruction.

—M. Laugier, lui dit-il, je viens vous faire une prière et je vous supplie de ne pas me refuser.

—De quoi s'agit-il ?

—De Beaufort, toujours.

—Je ne puis plus rien pour lui.

—Comment cela ? dit Gérard, effaré.

—Oui. J'ai renvoyé le dossier à la chambre des mises en accusation et j'ai appris aujourd'hui même que l'affaire venait en cour d'assises de Beauvais le 5 octobre prochain.

Gérard tomba sur une chaise, anéanti.

—Quel malheur ! Quel malheur !... Comment faire pour retarder ?

—Avez-vous de nouveaux renseignements à apporter à l'enquête ?

—Aujourd'hui, non, monsieur...

—Alors ?

—Mais qui vous dit que dans quelques jours vous ne connaîtrez pas le vrai coupable ?

—Eh bien, monsieur, d'ici au 5 octobre, nous avons huit jours... Je suis toujours à votre disposition pour un supplément d'enquête. Du reste,

vous serez appelé en cour d'assises, vous ne l'ignorez pas, pour déposer sur les conclusions de votre rapport, —conclusions fort défavorables à Beaufort, ne l'oubliez pas.

—Hélas ! je dirai ce que ma conscience me dictera... Je dirai que je n'ai rien à changer à mon rapport, mais je dirai aussi que je suis persuadé de l'innocence de Beaufort...

—Le tribunal vous répondra comme moi en vous demandant : des preuves, des preuves !... c'est-à-dire : des faits, des faits !...

—Et Beaufort, où est-il ?

—Transféré à la prison de Beauvais !

—Le pauvre homme ! le pauvre homme ! Ah ! M. Laugier, s'il est condamné, ce sera plus qu'un grand malheur, ce sera un grand crime...

—Beaucoup de choses dépendent de vous, monsieur, pour empêcher que ce malheur ne s'accomplisse.

—Hélas ! je ne puis rien... je vous demande du temps... N'est-il pas possible d'obtenir un sursis...

—On le peut.

—Eh bien ! monsieur, obtenez-le, je vous en prie... Qui sait si, pendant ce temps, l'innocence de Beaufort n'aura pas éclaté au grand jour...

—Adressez-vous à Beauvais... à la cour...

—Et ce sera facile ?

—Non. Ah ! si vous pouviez soumettre des faits à l'appui de votre demande, ce serait autre chose...

—Je ne le puis... Que me conseillez-vous ?...

—Dans la position délicate où vous vous trouvez, il m'est impossible de vous indiquer la route à suivre. Vous ne pouvez prendre conseil que de vous-même.

Le docteur s'en alla, en répétant :

—Pauvre Beaufort ? Pauvre Beaufort !

Mais bientôt il reprit courage.

—Dieu est avec nous... se dit-il, il empêchera cette iniquité de s'accomplir... Daguerre se trahira... Attendons avec confiance.

Glou-Glou en quittant son ami le docteur, avait couru tout de suite au Rendez-vous des Chasseurs.

—Père Vatin, il me faut une bêche.

—Tiens, est-ce que vous avez loué un jardin, par hasard ?

—Non. Voulez-vous me prêter cet outil ?

—Mais c'est du superflu, pour vous, Glou-Glou... Vous n'avez qu'un bras. Comment diable voulez-vous vous servir d'une bêche ?

—Aussi ce n'est pas pour moi, père Vatin.

—Et pour qui donc ?... Je veux le savoir, moi...

—Pour l'Auvergnat d'Alsace qu'on appelle Pinson.

Et il poussa l'aubergiste d'un formidable coup de poing.

—Ah ! ah ! Vous avez fait connaissance ?...

—Oui.

—Eh bien, prenez une bêche sous le hangar, mais rapportez-la.

—Ne craignez rien. Mais ce n'est pas tout.

—Quoi encore ?

—Il me faut des provisions : du pain, de la viande froide ou du fromage et du vin. Tout de suite, patron, tout de suite. Et une couverture...

—Vous voulez donc faire un déjeuner sur l'herbe ?

—Justement.

—Dans cinq minutes vous serez servi.

Et en effet, cinq minutes s'étaient à peine écoulées que Jan-Jot, emportait la bêche réclamée par l'agent et, accroché à la bêche, un panier renfermant les provisions de bouche qu'il avait demandées et la couverture de Pinson.

Il reprit le chemin de la Mare aux Biches.

—Il y retrouva Pinson qui n'avait pas bougé.

—Vous êtes exact, dit l'agent. C'est bien.

Glou-Glou jeta par terre bêche et panier.

—Dans le panier, dit-il, il y a de quoi manger pour la journée, —pour nous deux, naturellement. Chaque jour amène son pain. Demain nous verrons ! Mangeons-nous tout de suite ?

—Non. De la prudence d'abord.

Pinson prit la bêche et s'en alla dans les broussailles où il s'était tenu caché, le matin même, pour surveiller Jan-Jot, creuser un trou large d'un mètre, profond d'un mètre soixante environ.

Et comme Glou-Glou ne l'interrogeait pas, mais le regardait faire avec surprise :

—C'est pour nous cacher, chacun notre tour... Quand le trou sera fait, nous le recouvrirons de branches, de mousse, de feuilles mortes, —les feuilles mortes ça ne manque pas en cette saison... Et quand Daguerre fera sa tournée pour s'assurer que personne ne l'a suivi, du diable s'il se doutera qu'il y a ici quelqu'un qui ne le perdra point de vue.

—Bien trouvé ; mais il verra la terre que vous remuez.

—Non. Enlevez les provisions et servez-vous du panier qui les contenait. Remplissez-le de terre et allez le vider dans la mare...

Deux ou trois heures après, le trou était prêt à recevoir Pinson.

En un tour de main il avait fabriqué une sorte de petite toiture mobile à claies, garnie de branches et de feuilles. La toiture posée sur le trou le dissimulait entièrement.

La terre avait été enlevée autour. La mousse et les bruyères avaient été lavées avec soin. Pinson poussa un soupir de satisfaction.

—Ouf ! dit-il... nous ne serons pas mal là dedans... avec la couverture qui nous empêchera d'avoir trop froid aux pieds.

LE PECTORAL-CERISE d'AYER

N'a pas d'égal pour le prompt soulagement et la guérison rapide des **Rhumes, des Toux, du Croup, de l'Enrouement, de la Perte de la Voix, du Mal de Gorge des Prédicateurs, de l'Asthme, de la Bronchite, de la Grippe** et autres maladies de la gorge et des poumons. C'est le remède le mieux connu dans le monde entier pour la guérison de la toux, et il est recommandé par des médecins éminents et est la préparation favorite des chanteurs, des acteurs, des prédicateurs et des professeurs. Il adoucit la membrane enflammée, dégage le flegme, arrête la toux et amène le repos.

LE PECTORAL-CERISE d'AYER,

pris pour la consommation dans ses premières phases, arrête toute sorte de progrès de la maladie, et même dans ses dernières phases il calme la toux douloureuse et favorise un sommeil réparateur. Il est agréable au goût, n'a besoin que d'être pris en petites doses et n'est point un obstacle à la digestion ni n'intervient dans aucune des fonctions régulières des organes. Comme médecine de cas imprévus, chaque famille devrait être pourvue du Pectoral-Cerise d'Ayer.

"Ayant fait usage du Pectoral-Cerise d'Ayer dans ma famille pendant beaucoup d'années, je puis le recommander pour toutes les maladies qu'il prétend guérir. Sa vente augmente chaque année dans mon établissement, et mes pratiques croient que cette préparation n'a point d'égal comme curatif de la toux." — S. W. Parent, Queensbury, N. B.

LE PECTORAL-CERISE d'AYER.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendu par tous les Droguistes. Prix \$1.00; six boîtes, \$5.00. Prompt à agir, sûr de guérir.

PACIFIQUE CANADIEN

TRAINS SPECIAUX

POUR

COLONS ET LEURS MENAGES

QUITTERONT

Carleton Junction à 9.00 p.m. mardi, les 7, 14, 21 et 28 mars; les 4, 11, 18 et 25 avril 1863

Pourvu que le nombre des colons et des effets soient suffisants.

Cette disposition de trains rapides est prise dans le but de donner aux nouveaux colons l'avantage d'accompagner et de voyager en même temps que leur bagages et approvisionnement.

Pour les colons qui désirent voyager sans bagages, des trains partent de Montréal à 9.40 p. m., chaque jour de la semaine avec des chars colons attachés.

Pour autres informations, lisez le pamphlet FREE FACTS, FARMS & SETTLEMENTS, qui sont donnés gratis sur application à l'agent de billets le plus proche, ou s'adresse aux

BUREAU des BILLETS à Montréal
305 RUE SAINT-JACQUES.

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Echecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

ENIGME

On vous dit un œdipe habile
Que, sans peine, vous découvrez
Dans botte de foin une aiguille
En ce cas, le bon œil ouvrez !

Je suis bien en vous, jeune fille,
Qui, rougissante, me cherchez.
J'ai place aussi dans la famille ;
Au Tonkin vous me rencontrez.

Vous me voyez dans une idylle,
Et toujours en lisant Virgile,
Eiderot, Voltaire, Boileau,

Corneille, Racine, Molière,
Dinguet, Bernadin de Saint-Pierre
Montesquieu, Schiller, Mirabeau . . .

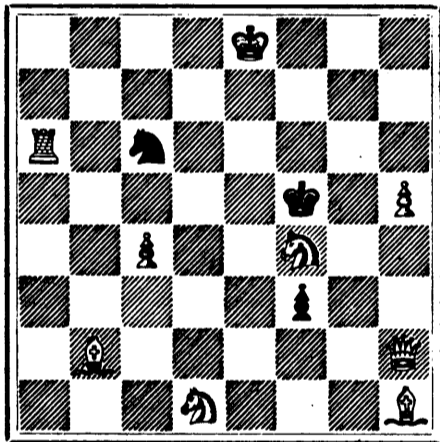
LOGOGRIPHE

J'ai six pieds et jamais je ne suis en colère ;
Mais mieux qu'elle je sais me venger aujourd'hui,
Et sans en avoir l'air la Grèce fut ma mère.
Admirez avec moi ce contraste inouï ;
Cinq pieds, nègre ; trois, roi ; deux, personne, ô mystère !
Renversez-le, l'Anglais ne vous dira pas oui.

No 89—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. W. E. Perry, Yarmouth, Nouvelle-Ecosse

Noirs—3 pièces



Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

Solution de l'énigme

Le mot est : Amour.
Solutions justes.—Mme F. X. Cloutier, l'Islet ; Mlle Eugénie Brassard, Ste-Geneviève ; Chs C. Huot, Québec ; Mlle Diane Viger, Lachine ; S. Pinar, Montréal.

Solution du problème d'Echecs—No 88

Blancs
1 F2R
2 Mat selon le coup des Noirs.

Noirs
1 ?

ANNONCE DE John Murphy & Cie

Bons Marchés

SANS PRECEDENTS

Dans tous les

DEPARTEMENTS !

La balance des marchandises de la saison passée sera vendue à 25 et 50 par cent de réduction. Plusieurs lots de nouvelles marchandises reçues dans chaque département et vendues aux prix du gros.

NOS BRODERIES NOUVELLES

Nos broderies nouvelles font l'admiration de tous, il est incontestable que nos broderies ne peuvent être surpassées sous le rapport du fini et de la qualité. Nous avons le contrôle exclusif d'au-delà 1000 patrons qui sont ce qu'il y a de plus beau sur le marché. Toutes nos pratiques devront s'empressez de visiter ce département afin d'avoir un bon choix.

GARNITURES NOUVELLES

Plusieurs caisses de garnitures nouvelles viennent de nous arriver et nous invitons toute spécialement Mesdames les Modistes de faire une inspection minutieuse dans ce département

Nous offrons des marchés particuliers à toutes les modistes.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Tel. 2183

Federal Tel. 58

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALG,

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

A VENDRE

Une machine à tricoter,

BON MARCHÉ

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tarte ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries

Il a toujours été coté A 1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

VIN de VIAL

TONIQUE
ANALEPTIQUE
RECONSTITUANT

Le TONIQUE
le plus énergique
pour Convalescents,
Vieillards, Femmes,
Enfants débiles
et toutes personnes
délicates.



Au QUINA
SUC DE VIANDE
PROSPHATE de CHAUX

Composé
des substances
Indispensables à la
formation de la chair
muscolaires
et des systèmes
nervoux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.



PLUS QUE SATISFAISANT.
 66 CHEEVER PL., BROOKLYN N.-Y., 19 juin '91.
 Durant 12 ans mon fils souffrait de spasmes. Il tombait tous les 15 jours, mais plus récemment c'était une ou deux fois la semaine. Nous allâmes chez les médecins les plus distingués mais sans obtenir de soulagement. Naturellement nous commençâmes à perdre l'espoir de le guérir quand nous entendîmes parler du Tonic Nerveux du Père Koenig. En ayant acheté à titre d'essai nous devons vous dire que le résultat a été *les plus satisfaisants*. Voilà 3 mois de cela et mon fils, complètement guéri, n'a pas été malade depuis. Veuillez bien recevoir nos remerciements. Votre fameux remède l'a sauvé. Assurément dans la condition où il se trouvait il aurait vite succombé. C'est notre opinion que votre excellent remède l'a guéri.
 DAME M. MOLONY.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
 Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

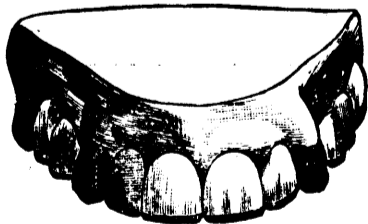
Au Canada, par Saunders & Co., London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent, Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ
 demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes
Les Villes et Villages
 importants dans les deux Provinces.
 Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE
 sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
 Boston, Fall River, New-York
 Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
 Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
 Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.
DR BROUSSEAU
 No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entre dans le scalpe en bon et santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille
HENRY R. GRAY,
 Chimiste pharmacien,
 122 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
 En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
 Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du
JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, reconforte et restaure.

18139

L'EAU MINERALE DE SAINT-LEON

DEVRAIT SE TROUVER DANS TOUTES LES MAISONS

Et voici pourquoi. Elle est aussi inoffensive que le lait pour les jeunes gens et pour les personnes âgées. Elle est laxative et régularise les fonctions des intestins. Elle purifie le sang et le dégage de tous les germes de maladie. Elle favorise la digestion et donne des forces aux malades et aux personnes faibles. Elle chasse la bouffissure, l'hydropisie et l'embonpoint nuisible à la santé. Elle guérit les plus graves affections du foie et du rein. Elle guérit le rhumatisme, la névralgie, la sciatique, le mal de tête, etc. Elle débarrasse de la bile, et fait disparaître la dyspepsie et les indigestions. Elle conserve ou rend l'éclat enchanteur de la beauté des jeunes années. Elle fait disparaître les boutons et les éruptions et rend la peau claire et unie. Elle infiltre l'essence de la vie dans toutes les veines, les muscles et les os.

Dépôt de l'Eau de Saint-Léon : 54, Carré Victoria

Tel. 1132

ROBILARD, 27, rue St-André. — Seul embouteilleur

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapelleres et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉ EN 1851

Capital..... \$1,200,00
 Actif au-delà de..... 1,550,00
 Revenu pour l'année 1891..... 1,800,00

J. H. ROUFE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
 ARTHUR HOGUE, Agent du dept français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agenc.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
 Le Célèbre

CHOCOLAT MENIER

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.
 Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTRÉAL.

A. LEOFRED J.
 (Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES
 Bureau principal : Québec ; Succursales :
 Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la
 Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
 107, rue St-Jacques, Royal Building,
 Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger

THIS PAPER may be printed on any of the following papers: *(Small & Co's Newspaper & Printing House, 21, Rue St-Jacques, Montréal)*

HAZELTON PIANOS.

LE CHOIX DES ARTISTES

Pas d'agents, veuillez vous adresser directement au magasin



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les
Poudres Orientales
 les seules
 qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le
DEVELOPPEMENT

Fermete des Formes de la Poitrine
 CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

A. BERNARD, 1832, Ste-Catherine
 MONTRÉAL Tel Bell 6513

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

ou

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.
DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. S. LAVIOLETTE, M.D.,
 217 Rue des Commissaires, Montréal.